











H. MEILHAC & L. GANDERAX



PEPA

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1894



PEPA

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, au THÉATRE-FRANÇAIS,
le 31 octobre 1888.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 21628-10-93. (Encre Lorilleux).

H. MEILHAC & L. GANDERAX

PEPA

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

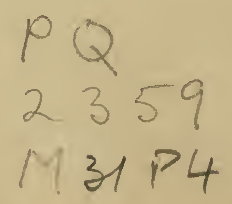
3, RUE AUBER, 3

1894

PERSONNAGES

RAYMOND DE CHAMBREUIL.	MM.	FEBVRE.
JACQUES DE GUERCHE. . . .		LE BARGY.
RAMIRO VASQUEZ.		DE FÉRAUDY.
BENITO.		COCHERIS.
SANTIAGO		GRAVOLLET.
YVONNE DE CHAMBREUIL. .	Mmes	BARTET.
PEPA VASQUEZ.		REICHENBERG.
MOSQUITA.		LUDWIG.

Le premier acte à Neuilly, près de Paris; les deux autres à Paris ;
de nos jours.



PEPA

ACTE PREMIER

Un petit salon, dans un couvent.

SCÈNE PREMIÈRE

PEPA, MOSQUITA.

Mosquita fait une patience, qui ne réussit pas. Pepa surveille la patience, fume de légères cigarettes, qui s'éteignent vite, et qu'elle jette avec irritation dans la cheminée et un peu partout.

MOSQUITA.

Elle est manquée.

PEPA.

Encore !

MOSQUITA.

Elle serait faite, si je pouvais prendre le sept de carreau ; mais je ne peux pas, à cause du huit de trèfle.

PEPA, jetant sa cigarette sur les cartes et éclaboussant de cendre Mosquita.

Ah ! tu n'es pas dévouée.

MOSQUITA.

Pas dévouée ! moi !... Oh, señorita !

PEPA.

Quand je pense, Mosquita, que, sans moi, tu serais encore négresse !

MOSQUITA.

Négresse ! moi ! Je le serais donc devenue ?... Je suis Indienne.

PEPA.

Sauvage ou négresse, cela se vaut.

MOSQUITA.

Par exemple !

PEPA.

Sans moi, tu serais encore là-bas ,dans une crevasse de ta province, le pire pays de l'Amérique du Sud, vêtue d'une chemise de coton (Montrant sa robe), qui t'irait moins bien que mes robes de chez Worth..., nourrie de *tortillas* de maïs et de graines de cacao... Tiens, veux-tu du chocolat Marquis ?

MOSQUITA.

Je veux bien, señorita.

PEPA.

Tu te rappelles la *tortilla?*... Vous pilez votre maïs dans le creux de la main, vous versez un peu d'eau pour le pétrir en galette, et, quand l'eau vous manque, ce qui arrive souvent... (Elle fait mine de cracher dans sa main.) Oh ! ne dis pas le contraire : je l'ai vu !... Je t'ai ramassée sur la route pendant une des tournées officielles de mon oncle, le président Ramiro Vasquez... Oui, à cette époque, mon oncle était président... Je t'ai fait faire ta première communion à côté de moi,

Pepa Rosario Vasquez y Conquistador. (Ici Mosquita baise respectueusement la main de sa maîtresse.) Et plus tard, quand mon oncle, quittant le pouvoir et le cédant à son homme de confiance, s'est nommé lui-même envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de toutes les puissances de l'Europe, je t'ai emmenée à travers l'Océan, je t'ai gardée pour compagne, autant que pour femme de chambre, ici, à Neuilly, dans ce couvent où j'ai achevé mon éducation.

MOSQUITA.

Oui, señorita, je sais, vous avez été bonne.

PEPA.

Mon éducation achevée, quand je reste ici comme pensionnaire libre, en l'absence de mon oncle, ministre à Paris aussi bien qu'à Pétersbourg, mais résidant spécialement à Monte-Carlo, j'ai encore la bonté de ne pas me priver de tes services... Parlons-en, de tes services ! J'entends des personnes qui marchent dans le couloir, ce qui me fait supposer que tu as encore oublié de fermer la porte de notre antichambre... Oui, n'est-ce pas, tu as oublié ?... Non, n'y va pas, attends... Sans moi, à l'heure qu'il est, tu serais la femme d'un homme de ta race, petite malheureuse !... Grâce à moi, tu es à Paris..., tu es libre de faire le mariage que tu voudras... Tu peux épouser... est-ce que je sais ?... un maître d'hôtel parisien, un cocher anglais.

MOSQUITA, timidement.

Un *bookmaker* ?

PEPA.

Oui, un *bookmaker*, même, tu peux l'épouser... Voilà ce que j'ai fait pour toi ! Et quand je te prie, en retour de tant de bontés, quand je te prie de me faire une patience qui réussisse...

MOSQUITA.

Ce n'est pas ma faute, c'es la faute dest cartes.

PEPA, avec impatience.

Les cartes ! les cartes !...

MOSQUITA.

Voulez-vous que je recommence ? Je m'appliquerai, et il faut espérer que, cette fois...

PEPA.

Soit ! Mais je te préviens que, si elle est encore manquée, tu seras battue !

MOSQUITA.

Fort ?

PEPA.

Certainement, très fort.

MOSQUITA, frissonnant.

Ah ! Dieu !

PEPA.

N'oublie pas que j'y attache une idée, à cette réussite, et que ma vie tout entière s'y trouve en quelque sorte suspendue.

Pendant cette réplique, Mosquita a placé les cartes. Entre Vasquez ; il l'examine, sans être aperçu.

SCÈNE II

LES MÊMES, VASQUEZ.

VASQUEZ, à Mosquita.

Eh bien ! qu'est-ce que tu attends?... Mets le neuf de trèfle sur le dix de cœur.

PEPA.

Ah! mon bon oncle!

VASQUEZ.

Querida !

PEPA.

Quelle surprise!

VASQUEZ, l'embrassant.

La joie est pour moi. Tu vas bien? Toujours contente de ton couturier? Oui, je le vois!... Le sourcil un peu crispé, cependant. Pourquoi?... Ces méchantes cartes? hé? (A Mosquita.) Tu as mis ce neuf de trèfle?

MOSQUITA.

Mais je ne peux pas, Excellence!

VASQUEZ.

Et pourquoi ne peux-tu pas?

MOSQUITA.

Il y a un sept de carreau qui empêche.

VASQUEZ.

Eh bien! ôte-le, ton sept de carreau! (Protestation de Mosquita.) Tu ne veux pas l'ôter?... Elle est manquée, alors, elle est manquée.

PEPA.

C'est vrai?

MOSQUITA.

Señorita!

PEPA.

C'est bien, mademoiselle, vous pouvez vous retirer... Vous pouvez vous retirer, je vous dis...

Mosquita sort.

SCÈNE III

PEPA, VASQUEZ.

VASQUEZ.

Elle ne sait pas s'y prendre! Moi..., quand il y a un sept de carreau qui me gêne...

PEPA.

Mon petit oncle, mon bon petit oncle!

VASQUEZ.

Tout ce que j'aime!

PEPA.

Comment se fait-il que vous ayez déjà quitté Monte-Carlo? Vous perdiez trop?

VASQUEZ.

Non, mademoiselle, je ne perdais pas ; au contraire, je gagnais tout cé que je voulais. Alors, je me suis dit : Pendant que je suis en veine, si je m'occupais un peu du bonheur de ma nièce !

PEPA.

Ah ! c'est gentil, ça, c'est très gentil. Mais, pardon, qu'est-ce que vous entendez par... vous occuper de mon bonheur.

VASQUEZ.

Te marier, parbleu !

PEPA.

Ah ! bien !... Il suffit de s'entendre.

VASQUEZ.

Chère... Tu n'as plus que moi au monde. Ton père, mort là-bas, en Amérique, en combattant contre les rebelles, qui essayaient, au nom de la loi, de me disputer un pouvoir nécessaire à ma fortune... Aussi est-ce un devoir pour moi de songer, avant toute chose, à te caser comme il convient. Ce devoir, j'ose affirmer que je me suis efforcé de le remplir... Pas un seul jour, depuis que je suis à Monte-Carlo, je n'ai cessé de promener mes regards sur les hommes à marier...

PEPA.

Tiens !... Móï qui me figurais...

VASQUEZ.

Eh ?

PEPA.

Moi qui me figurais qu'à Monte-Carlo vous ne promeniez guère vos regards que sur de certaines jeunes personnes...

VASQUEZ.

Pepa!... Voilà déjà que tu me parles d'une façon... Je t'en prie... Il y a un point qu'un homme comme moi ne doit jamais perdre de vue : c'est que l'opérette le guette!... Elle est là! Elle est là... je l'aperçois... et elle me guette... Aussi, je te prie, quand tu me parles, d'être toujours sérieuse, très sérieuse.

PEPA.

C'est bien, je serai sérieuse.

VASQUEZ.

Pas un seul jour... Je recommence... Pas un seul jour, depuis que nous sommes en Europe, je n'ai cessé de promener mes regards sur les hommes à marier que je rencontrais à Monte-Carlo, afin de voir si, dans le nombre, il ne s'en trouvait pas un qui me parût digne de toi.

PEPA.

Vous voyez, je suis sérieuse.

VASQUEZ.

Je te remercie. Combien t'en ai-je déjà proposés, qui me paraissaient dignes ?...

PEPA.

Six ou sept, il me semble.

VASQUEZ.

Pas plus ?... Et toi, dans la semaine qui suivait ma lettre, tu me répondais régulièrement que tu ne voulais pas te marier.

PEPA, riant.

C'est exact.

VASQUEZ.

C'est effrayant ! Certainement, l'orgueil est une belle chose...

PEPA.

Ce n'est pas l'orgueil, mon oncle !

VASQUEZ.

Pourquoi ? Tu aurais le droit d'en avoir... Jolie, sachant t'habiller, nièce du pacificateur de Tierras-Calientes... Cinq millions de dot, en valeurs étrangères..., je veux dire en valeurs françaises ou anglaises...

PEPA.

Evidemment, j'aurais le droit... Je vous jure bien, cependant que ce n'était pas par orgueil que je refusais.

VASQUEZ.

Pourquoi, alors, pourquoi?...

PEPA.

Mais parce que, malgré le soin avec lequel vous les aviez choisis..., vos... candidats ne me semblaient pas, à moi, faits pour assurer un bonheur auquel je sais que vous tenez tant.

VASQUEZ.

Vraiment ? Tu ne les trouvais pas...

PEPA.

Non.

VASQUEZ.

Tu as parfaitement raison. Mais, dis-moi, le mariage lui-même ne t'inspire pas de répugnance?...

PEPA.

Pas la moindre. Et je vous promets que le jour où l'on me proposera... où vous me proposerez... le fiancé que je rêve...

VASQUEZ.

C'est de celui-là que je viens te parler.

PEPA.

Comment, c'est de?... Dites-moi d'abord son nom.

VASQUEZ.

M. de Chambreuil!... M. de Chambreuil, avec qui je viens de passer six semaines à Monte-Carlo..., six semaines qui sont certainement les plus heureuses de ma vie; M. de Chambreuil, le sportsman, le beau joueur, l'ami intime du prince héritier de...

PEPA.

M. de Chambreuil, le mari de madame de Chambreuil?

VASQUEZ.

Juste!

PEPA.

Celui qui a divorcé?... Oh! mon oncle!

VASQUEZ.

Eh bien?

PEPA.

Vous oubliez que c'est dans ce couvent, où je vis depuis des années, que madame de Chambreuil a demeuré pendant la durée de son procès... Vous oubliez que je me suis liée avec elle..., qu'elle s'est liée avec moi..., que nous sommes devenues amies intimes!

VASQUEZ.

Je sais... Tu me l'as écrit.

PEPA.

Pensez-vous que, dans les conversations que nous avons eues tous les jours pendant quinze mois, madame de Chambreuil ne m'ait jamais parlé de son mari?

VASQUEZ.

Elle t'en a dit du mal?... La belle affaire, puisqu'elle plaidait contre lui!...

PEPA.

Elle ne m'en a pas dit de mal... dans un certain sens... Elle m'a dit qu'il était distingué, brave, aimable, et surtout amusant.

VASQUEZ.

Qu'est-ce qu'elle lui reproche, alors?

PEPA.

Ce qu'elle lui reproche?... Elle lui reproche de l'avoir rendue absolument malheureuse; elle lui reproche de l'avoir trompée, non pas une fois, mais dix, mais vingt, mais trente!

VASQUEZ, *avec admiration.*

Quel homme, hé!

PEPA.

Elle lui reproche de l'avoir exposée à subir, en plein casino de Deauville, les récriminations publiques d'un mari qui n'était pas content.

VASQUEZ.

Je sais... l'anecdote a fait assez de tapage! Ce mari, qui n'était pas fort, n'a rien trouvé de mieux, dans son malheur

que de faire une scène épouvantable à madame de Chambreuil, lui soutenant que c'était sa faute, à elle... C'était gai, cela...

PEPA.

Elle n'a pas trouvé que ce fût gai, puisque c'est après cette aventure qu'elle a demandé le divorce... et l'a obtenu.

VASQUEZ.

A ce compte-là, Chambreuil pourrait lui reprocher, lui, de ne pas avoir le caractère assez enjoué !... Je dis : « il pourrait », car il ne lui reproche rien du tout, il prend pour lui tous les torts.

PEPA.

Il les a.

VASQUEZ.

C'est bien possible! Le fait est qu'à cette époque-là il n'était pas fait pour le mariage.

PEPA.

Et vous venez me proposer ?...

VASQUEZ.

Doucement, donc!... J'ai dit qu'il n'était pas, à cette époque-là ;... mais maintenant...

PEPA.

Ah ! maintenant ?...

VASQUEZ.

Il a l'âge de raison, maintenant.

PEPA.

Quel âge ?

VASQUEZ.

Trente-huit ans, peut-être trente-neuf...

PEPA.

Peut-être quarante...

VASQUEZ.

Il est juste à point... C'est... veux-tu me permettre une image? C'est une maison, une maison qui n'est pas neuve : plus d'imprévu à craindre, les portes et les parquets ne joueront plus!... Veux-tu me permettre encore une image?... C'est une voiture... Rien n'est préférable à une voiture qui a roulé, pourvu, bien entendu, qu'elle ait de bons ressorts... Eh bien, justement, Chambreuil a roulé.

PEPA.

Ah! oui.

VASQUEZ.

Il a roulé... et il a de bons ressorts!

PEPA.

Oui : c'est une occasion!

VASQUEZ.

Quel mari ce serait pour toi!... Allié à tout le faubourg... Quel nom à mettre en tête de mes conseils d'administration!... Et spirituel avec ça!... Un jour, à Nice, je lui ai envoyé la rosette de mes ordres. Sais-tu ce qu'il en a fait?

PEPA.

Non.

VASQUEZ.

Il l'a fait porter par son domestique!... J'ai bien ri!... Enfin, Pepita mignonne, le voir ton mari, c'est le plus cher de mes vœux... C'est une ambition, c'est une fureur... Il faut que ce mariage se fasse.

PEPA.

C'est impossible, mon oncle. M. de Chambreuil peut avoir toutes les qualités du monde, il n'en est pas moins un mari divorcé.

VASQUEZ.

C'est sa femme qui a demandé le divorce ; ce n'est pas lui.

PEPA.

A la bonne heure! Il est divorcé, cependant; et, s'il voulait se marier de nouveau, il lui serait impossible de passer par l'église.

VASQUEZ.

Bien, Pepita, très bien.

PEPA.

Vous m'approuvez ?

VASQUEZ.

Tu le demandes ?

PEPA.

Vous voyez donc qu'en dépit de ma bonne volonté...

VASQUEZ.

Pourquoi cela ? Je suis accrédité auprès du Saint-Père, puisque je suis accrédité auprès de toutes les puissances de l'Europe... Je lui ai même rendu un service.

PEPA.

Un service ?

VASQUEZ.

Oui. Un jour qu'il ne savait comment s'y prendre pour faire dire quelque chose au roi d'Italie, je lui ai offert..., comme j'étais également accrédité... Il n'a pas accepté;

mais il me paraît impossible, après cela, qu'il me refuse la première faveur que je lui fournirai l'occasion de m'accorder.

PEPA.

Il faut donc que je vous donne une dernière raison... Je ne puis pas épouser M. de Chambreuil, parce que...

VASQUEZ.

Parce que ...?

PEPA.

Venez tout près, mon petit oncle..., que je vous dise tout bas... Parce que je crois bien que je suis amoureuse...

VASQUEZ.

Hé! là...

PEPA.

Vous êtes le seul qui le sachiez, au moins! N'ayez pas peur!

VASQUEZ.

Conte-moi donc ça! Tu ne racontes jamais rien à ton bon oncle.

PEPA.

Il n'est jamais là, mon bon oncle! Je vous ai dit que je m'étais liée avec madame de Chambreuil, que nous étions devenues inséparables. Pas mal de gens venaient la voir, ici : des avoués, des avocats, des parents... Au nombre de ces parents, il y en avait un très éloigné, un ami plutôt, M. de Guerche.

VASQUEZ.

Je connais le nom... Attends donc! Celui qui a reçu des gifles aux courses de Dieppe?

PEPA.

Mais non, mon oncle, c'est lui qui les a données.

VASQUEZ.

Ah !... Tant mieux !

PEPA.

Il se trouva en tiers, très souvent, avec madame de Chambreuil et moi, et il me sembla s'habituer doucement, à cause de moi, à revenir après être venu.

VASQUEZ.

A cause de toi ?

PEPA.

Je me plaisais à me le figurer, sans en être absolument sûre : Yvonne a tant de charme!... Yvonne, c'est le petit nom de madame de Chambreuil... Voyez-vous, mon oncle, j'admire madame de Chambreuil... pour le moins autant que vous admirez son mari... Et je crois bien que, si M. de Guerche m'a plu, c'est d'abord parce qu'il était de ses amis, parce qu'il était quelque chose d'elle... Je puis dire, à présent, qu'il ne vit que pour Yvonne et pour moi. Je jurerais qu'il aime une de nous deux. Or, elle a vingt-sept ans, Yvonne; M. de Guerche n'en a que vingt-neuf...

VASQUEZ.

Peut-être vingt-huit...

PEPA.

Il me semble qu'elle est bien âgée pour lui !

VASQUEZ.

Hum !

PEPA.

Il ne vous semble pas, à vous ?

VASQUEZ.

Mais enfin... il te montre bien quelque préférence?

PEPA.

Oui..., quelquefois...; mais quelquefois aussi, c'est elle qu'il a l'air de préférer. (Elle se lève.) Je pense, du reste, que je ne tarderai pas à être fixée... Un billet d'Yvonne m'avertit que M. de Guerche et elle viendront me voir aujourd'hui, et qu'ils m'apporteront une grande nouvelle...

VASQUEZ.

Et cette grande nouvelle, selon toi, serait que ce monsieur t'adore et demande ta main?

PEPA.

Je ne sais pas, je ne sais rien!... Tout ce que je peux vous dire, c'est que ces réussites que je faisais... Malheureusement, Mosquita est une sotte...

VASQUEZ.

Que veux-tu?... J'attendrai alors, j'attendrai que tu aies reçu ta grande nouvelle.

PEPA, souriant.

Vous restez quelques jours à Paris?

VASQUEZ.

Le temps de convoquer les actionnaires de nos mines d'Aguas-Podridas. Je serais reparti ensuite...; mais, avant de repartir, j'aurais voulu te voir mariée.

PEPA.

Avec M. de Guerche?

VASQUEZ.

Ou avec M. de Chambreuil... Ah ! si tu l'épousais, c'est cela qui serait bon pour nos mines d'Aguas-Podridas...

PEPA.

Il pourrait amener son prince à l'assemblée des actionnaires !

VASQUEZ.

C'est une idée, ça !... C'est une idée excellente !... Je lui en parlerai... Qu'est-ce que tu vas faire, quand je t'aurai quittée ?

PEPA.

Je vais appeler Mosquita, et lui dire de commencer une autre réussite.

VASQUEZ.

Es-tu contente de Mosquita ?... Il m'a semblé, tout à l'heure, que tu n'étais pas...

PEPA.

Non, certes !

VASQUEZ.

Si tu le veux, je lui adresserai quelques paroles.

PEPA.

C'est cela... Faites-lui un peu peur. (Appelant.) Mosquita ! Mosquita ! (A Vasquez.) Parlez-lui... et grondez-la, grondez-la de toutes vos forces !

Entre Mosquita.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOSQUITA.

MOSQUITA.

Señorita?

PEPA.

C'est mon oncle qui désire vous parler.

MOSQUITA

Je suis à vos pieds, Excellence.

VASQUEZ.

Sais-tu qui est celui qui te parle en ce moment?

MOSQUITA.

Mais c'est vous, Excellence.

VASQUEZ.

Sans doute, c'est moi ; mais, moi qui te parle, sais-tu qui je suis?

MOSQUITA.

Vous êtes l'oncle...

VASQUEZ.

Je suis le premier des présidents civils de Tierras-Calientes... et le pacificateur de la patrie !... Sais-tu comment je l'ai pacifiée, la patrie? Par la terreur !... Que cela te serve d'avertissement et t'apprenne à mieux placer tes cartes !...Avant moi, pour présidents, toujours des géné-

raux... et toujours la guerre civile!... On me remarqua, parce que je n'étais pas général, et je devins président... Aussitôt, comme régime normal, j'établis l'état de siège. (Allant à Mosquita terrifiée.) Me comprends-tu bien?... Des canons sur toutes les places, au coin de toutes les rues, mèche allumée... Un président civil pouvait seul oser cela : d'un général, on ne l'aurait pas supporté; on en avait assez, de la tyrannie du sabre!

PEPA.

L'opérette, mon oncle!...

VASQUEZ.

Mais c'est de l'histoire.

PEPA, riant.

Eh bien, cela prouve que l'histoire peut quelquefois n'être que de l'opérette...

VASQUEZ.

Selon toi, je ferais mieux de parler plus simplement?

PEPA.

Il me semble.

VASQUEZ, à Mosquita.

Je me bornerai donc à faire appel à ton cœur, qui est excellent.... Ma nièce n'est pas contente de toi. Cela est-il possible? Je te le demanderai à toi-même, cela est-il possible? Et, après te l'avoir demandé, je n'ajouterai pas un mot... (A Pepa.) A tout à l'heure, *querida!* Je vais avertir la supérieure que pour aujourd'hui tu m'appartiens. Permission de minuit... Nous ferons une bonne dînette ensemble, au Café Anglais; puis, nous irons voir la pièce de la Renaissance. Tu t'amuseras, tu verras.

Il sort.

SCÈNE V

MOSQUITA, PEPA, puis JACQUES.

MOSQUITA, dans une petite crise de larmes.

Mais qu'est-ce que tout le monde a contre moi ?... C'est injuste, cela..., c'est injuste...

PEPA.

Eh bien, Mosquita !

MOSQUITA.

Comme si c'était ma faute, à moi, quand les cartes... Son Excellence dit qu'elle les réussit toujours ; ce n'est pas étonnant : elle triche, Son Excellence, elle triche.

PEPA.

Tu oses manquer de respect !...

MOSQUITA.

J'aime mieux m'en retourner... J'aime mieux mourir...

PEPA.

J'ai dit que je te battrais !

MOSQUITA.

Cela m'est égal... : je souffre trop !... Des canons maintenant..., des canons, mèche allumée !

PEPA, levant la main, puis s'arrêtant.

Non, je ne te battrai pas... : à Paris, je n'ai pas le droit...

Mais je ne te donnerai qu'un peu de chocolat... Veux-tu un peu de chocolat?

MOSQUITA.

Je veux bien, señorita.

PEPA.

Je t'en donne d'abord un peu; et, tout à l'heure, je te donnerai toute la boîte, si tu réussis. Tâche d'étaler tes cartes posément... Très bien!... Dis-toi maintenant que c'est du bonheur de ta maîtresse qu'il s'agit... Tu entends? De mon bonheur!... Fais une petite prière, si tu crois que cela soit utile. (On sonne.) Va voir qui c'est. (Mosquita sort.) C'est eux, sans doute.

Rentre Mosquita.

MOSQUITA.

C'est M. de Guerche, señorita.

PEPA.

M. de Guerche, tout seul ?

MOSQUITA.

Oui.

PEPA.

Dis-lui d'entrer.

MOSQUITA.

Monsieur!

Entre Jacques.

JACQUES.

Bonjour, mademoiselle Pepa, vous allez bien?

PEPA.

Très bien ! Yvonne n'est pas avec vous ?

JACQUES.

Elle viendra tout à l'heure.

PEPA.

Laisse-nous, Mosquita.

MOSQUITA.

Et... les cartes?

PEPA.

Emporte-les, les cartes! Emporte aussi le chocolat : je t'en fais cadeau !

SCÈNE VI

PEPA, JACQUES.

JACQUES.

Yvonne et moi, nous avions à faire une série de courses, chacun de notre côté... Il a été convenu que nous nous retrouverions chez vous... J'arrive le premier : il va donc falloir, jusqu'à ce qu'Yvonne soit là, que vous consentiez à bavarder avec moi.

PEPA.

De tout mon cœur, monsieur Jacques.

JACQUES.

Merci! Vous êtes un amour!... Et tenez, pour votre récompense... Qu'est-ce que mademoiselle Pepa désire le plus au monde ? Qu'est-ce qu'elle attendait de son vieil ami Jacques ?

PEPA.

De vous ?

JACQUES.

Qu'est-ce que vous aviez prié Yvonne de me demander pour vous ?

PEPA.

Moi?... J'ai prié?...

JACQUES.

Ah ! je me suis donné assez de mal !... Ce n'est pas facile, à présent, d'obtenir une seconde carte de dame pour le Concours hippique ! Je l'ai obtenue cependant, pour vous, à la requête d'Yvonne, et la voici... Vous pourrez y aller ensemble.

PEPA.

C'est là cette grande nouvelle que vous veniez m'apporter tous les deux ?

JACQUES.

Oh ! non... Pour la grande nouvelle, il faut qu'Yvonne soit là.

YVONNE.

Vous ne pouvez pas tout de suite?

JACQUES.

Non. Si je vous le disais maintenant, je serais grondé; et je ne veux pas être grondé.

PEPA.

C'est dommage ! Vous savez, quand on attend...

JACQUES.

Bon ! Yvonne sera ici dans un instant.

PEPA.

Dans un instant, vous êtes sûr ?

JACQUES.

Parfaitement sûr!

PEPA.

Attendons-la, alors, et parlons d'autre chose... Saviez-vous que mon oncle était arrivé?

JACQUES.

Non, je ne le savais pas.

PEPA.

Il est tombé ici tout à l'heure... Il est resté vingt minutes à me dire des folies.

JACQUES.

Et il est reparti pour Monte-Carlo?

PEPA.

Non, il restera quelque temps à Paris.

JACQUES.

Vraiment?

PEPA.

Vraiment!

JACQUES.

Tant mieux! Ma première visite sera pour lui, alors.

PEPA, *à part.*

Sa première visite!

JACQUES.

Vous dites?

PEPA.

Moi? Rien... C'est vous qui disiez que votre première visite serait...

JACQUES.

Oui, je lui parlerai de certain projet... Dans ce couvent, mademoiselle Pepa, vous devez vous ennuyer quelquefois, depuis qu'Yvonne n'est plus près de vous.

PEPA.

Mais non, je ne m'ennuie pas trop. D'abord, vous êtes charmants pour moi, Yvonne et vous... vous venez me voir très souvent... Moi aussi, je vais vous voir...; je vais voir Yvonne, je veux dire... Et quant à ce couvent même...

JACQUES.

Quant à ce couvent même...?

PEPA.

Je ne peux vraiment pas dire que je m'y ennuie... C'est ici que toutes les femmes élégantes qui sont en procès avec leurs maris viennent cacher leurs chagrins et leurs espérances...

JACQUES.

Justement! On n'entend parler que de séparations; cela n'est pas gai.

PEPA.

Mais si, quelquefois.

JACQUES.

En tout cas, cela ne doit pas donner envie de se marier...

PEPA.

Au contraire!

JACQUES.

Hé! hé!

PEPA.

Non! je veux dire : ces exemples, que l'on a ici, apprennent comment il ne faut pas se marier... Mais ils n'ôtent pas le désir de se marier autrement.

JACQUES.

Vous êtes vaillante, mademoiselle Pepa !

PEPA, très sérieuse.

Oh ! c'est que moi, j'ai une si forte envie d'être heureuse!...

JACQUES.

Vous le serez! Qui donc le serait, si vous ne l'étiez pas? Pensez-vous que le ciel se serait amusé à créer une aussi délicieuse enfant, à mettre tant de générosité, tant de noblesse naturelle dans son petit cœur, et tant de bon sens et de raison dans sa tête, à lui donner le plus gracieux caractère, l'humeur la plus vive et la plus gentille, la gaîté d'un oiseau-mouche qui aurait de l'esprit... tout cela pour gâter son chef-d'œuvre et rendre malheureuse, à la fin, celle qu'il avait parée si coquettement?... Allons donc! C'est impossible : le ciel sait ce qu'il fait.

PEPA.

Bon! Le ciel en avait traité beaucoup d'autres aussi bien qu'il m'a traitée; cela n'a pas empêché que plus tard... Mais à toutes celles que j'ai entendues se plaindre, il me semble qu'il n'avait manqué, pour être heureuses, que de vouloir. Aussi, moi, je me suis promis, quand j'en serais là...

JACQUES.

Vous vous êtes promis...?

PEPA, riant.

Oh! je n'en suis pas encore là... Il me suffit, pour le moment, de rêver à ce bonheur que je dois atteindre plus tard; mais, pendant que j'y rêve, n'est-ce pas, il ne me coûte pas davantage de me le figurer aussi parfait que possible.

JACQUES.

Et peut-on savoir comment il sera parfait?

PEPA.

Mais, je ne serais pas de mon pays, je ne serais pas jeune fille, si je me le figurais sans amour.

JACQUES.

Vous aimez quelqu'un?

PEPA.

Non, quant à cela, non!

JACQUES.

A la bonne heure!

PEPA.

Mais ne peut-on songer à l'amour pour l'amour lui-même?... C'est mal, peut-être, de causer de ces choses-là avec vous? Le ciel m'est témoin cependant qu'il n'y a pas dans mon cœur l'ombre d'une mauvaise pensée.

JACQUES.

Non, non, ce n'est pas mal, mademoiselle Pepa, et c'est à genoux qu'il faudrait vous écouter...

PEPA.

Et puis, c'est la faute d'Yvonne, qui n'arrive pas... Nous bavardons, n'est-ce pas? Or, puisque nous bavardons, au-

tant bavarder là-dessus que sur autre chose : c'est un sujet... Nous faisons « un style », comme on dit en classe.

JACQUES.

C'est cela !

PEPA.

Du mariage !

JACQUES.

Ou : de l'amour.

PEPA.

C'est la même chose.

JACQUES.

Évidemment.

PEPA.

Donc, je ne vois de bonheur pour moi... je parle de moi comme de toute autre jeune fille... qu'à la condition d'aimer éperdument celui que j'épouserai.

JACQUES.

Aimer, c'est bon; mais être aimée

EPA.

Cela est bon aussi, je pense, mais il me semble que cela n'est pas si bon que d'aimer.... Il se peut que je me trompe, moi, vous comprenez, je ne sais pas. Cependant, c'est aussi l'opinion d'Yvonne, qui sait, elle.

JACQUES.

Ah ! vous l'avez consultée ?

PEPA.

Oh ! très souvent.

JACQUES.

Et elle vous a dit que, pour elle aussi, la première condition du bonheur était d'aimer, d'aimer éperdument?

PEPA.

Sans doute!

JACQUES.

Elle vous l'a dit?

PEPA.

Mais ce n'est un secret pour personne qu'elle a aimé son mari!

JACQUES.

Ah! oui.

PEPA.

Et elle me disait qu'elle aurait voulu l'aimer toujours comme je veux aimer le mien. Car, on a beau prétendre qu'il y a mille façons d'aimer, il n'y en a pas deux d'aimer son mari, le premier homme, le seul à qui l'on appartienne... Songez donc un peu ce que c'est! Il me semble que c'est terrible et que c'est adorable... Se confier soi, toute neuve, au seuil de la vie, à un maître, qui vous dit : « Entrez, mademoiselle, et prenez place dans ce monde. Il n'y a que deux êtres sous le ciel, vous et moi ! » Et, en effet, il est le seul homme, il le sera toujours, qui vous ait donné, qui ait reçu de vous, par un échange unique, inoubliable, cette nouveauté du bonheur, cette fleur de l'amour...

JACQUES.

Continuez, petite Pepa, continuez!

PEPA.

Une telle félicité, on me l'a dit souvent, est chose rare, si ce n'est dans les premiers temps. Eh bien, pour moi, il

n'y a pas de premiers temps, il n'y a pas de temps, il y a l'éternité... Vôus désiriez connaître mon idéal : vous le connaissez, maintenant.

JACQUES.

Votre idéal est celui de la plus exquise petite créature... Et c'est à se demander s'il y a au monde un homme qui soit digne de vous.

MOSQUITA, entrant.

Madame de Chambreuil, señorita, c'est madame de Chambreuil.

Entre Yvonne. Mosquita sort.

SCÈNE VII

PEPA, JACQUES, YVONNE.

PEPA.

Yvonne, mon Yvonne chérie!

YVONNE.

Pepa, ma petite Pepita! (Elles s'embrassent. — A Jacques.) Vous ne lui avez rien dit, au moins?

JACQUES.

Non.

YVONNE.

A la bonne heure C'est moi qui veux dire...

PEPA.

Il s'agit de la nouvelle... de la fameuse nouvelle.

JACQUES.

Oui.

YVONNE.

Ne parlez pas, laissez-moi parler.

JACQUES.

Je vous demande pardon.

YVONNE, à Pepa.

Y es-tu?

PEPA.

En vérité, tu me demandes cela comme si tu avais à m'annoncer quelque chose qui dût me faire de la peine!

YVONNE.

Non. Si tu as la moindre affection pour moi, et même pour lui, ce que j'ai à t'annoncer ne te fera pas de peine... Tu sais quelle tendresse j'ai pour toi; je crois pouvoir compter sur ton amitié comme tu peux hardiment, de ton côté, dire que tu n'as pas d'amie plus sincère, plus dévouée que moi!...

PEPA.

Oui, je sais.

YVONNE.

Tu n'es pas non plus sans avoir quelque sympathie pour M. de Guerche; et cette sympathie, et M. de Guerche te la rend bien!

JACQUES.

Oh! oui.

YVONNE.

Taisez-vous!... Il nous a semblé, à tous ces titres, pour toutes ces raisons... que tu devais être la première instruite... Oui, il nous a semblé que nous agirions mal, si, avant de te l'annoncer, à toi, nous annoncions à quelque autre...

PEPA.

M'annoncer quoi?

YVONNE.

Tu ne devines pas?

PEPA.

Non.

YVONNE.

Notre mariage.

PEPA.

Votre...

YVONNE.

Nous nous marions, tous les deux... M. de Guerche m'épouse.

PEPA.

Toi?

YVONNE.

Maman a reçu, il y a trois jours, une lettre de Rome qui nous fait espérer... Eh bien, qu'est-ce que tu as?

PEPA.

Moi? Que veux-tu que j'aie..., moi? (Elle tombe dans les bras d'Yvonne.) Il a raison... et tu as raison... et je t'aime plus que jamais, Yvonne, mon Yvonnette!

YVONNE.

C'est bien. J'étais sûre de ta réponse... Mais ton amitié n'a pas besoin de tant de protestations. Je n'ai pas besoin de tant de larmes,..

PEPA.

Ce n'est pas ma faute... Je suis un peu... J'ai toujours été...

JACQUES.

Son oncle est arrivé. Vous ne le saviez pas ?

YVONNE.

Le président? Non...: plus le président ; le ministre, l'envoyé..., l'extraordinaire, enfin !

JACQUES.

Oui. Nous irons le voir, et nous lui dirons que, pour lui laisser toute liberté d'aller et venir à sa guise à travers les deux mondes, nous voulons prendre Pepa avec nous.

PEPA.

Mais je ne veux pas!

YVONNE.

On ne te consulte pas... Certainement, nous la prendrons auprès de nous..., et nous la garderons.

JACQUES.

Oui.

YVONNE.

Nous la garderons, et nous la marierons.

JACQUES.

La marier?

YVONNE.

Sans doute!

JACQUES.

Ah! oui... plus tard...

YVONNE.

Et maintenant, petite Pepa, tu dois comprendre..., nous avons beaucoup à faire... Quel jour viens-tu déjeuner avec nous? (Pepa ne répond pas.) Eh bien?

PEPA.

Pardon... Tu me demandes...

YVONNE.

Quel jour viens-tu déjeuner?... Après-demain, veux-tu?

PEPA.

Oui, je veux bien... Déjeuner, cependant... Je suis un peu fatiguée, j'irai chez toi après déjeuner plutôt.

YVONNE.

Soit!

JACQUES.

Alors, tout de suite après?

YVONNE.

Sans doute!... Et pour te reposer tu passeras la journée tout entière, tu dîneras avec nous deux, bien tranquillement... Sur ce, je t'embrasse et nous nous sauvons... Venez vite!

JACQUES.

Au revoir, mademoiselle Pepa.

PEPA.

Oui, au revoir.

YVONNE, à Jacques.

J'ai trouvé une maison, en venant, vous savez!

JACQUES.

Où ça?

YVONNE.

Ici, à Neuilly, presque à la porte du Bois.

JACQUES.

C'est bien près de Paris.

YVONNE.

C'est ce qu'il faut. (A Pepa.) A lundi!

Ils sortent.

SCÈNE VIII

PEPA, seule.

Ils ont bien fait de partir... Je ne me tenais plus!... Oh! mais... c'est maintenant que je ne me tiens plus. (Elle gagne un fauteuil, où elle se laisse tomber.) Cela ne s'arrête pas..., non... Si c'était la mort, tout de même... cela n'aurait qu'à continuer un peu, ce serait...

Elle s'évanouit. Entre Mosquita.

SCÈNE IX

PEPA, MOSQUITA.

MOSQUITA.

Elle avait l'air joliment gaie, madame de Chambreuil... Et vous savez, señorita ? (Apercevant Pepa.) Ah ! mon Dieu ! señorita ! señorita !

PEPA.

Eh ?

MOSQUITA.

Qu'avez-vous donc ?... Vous étiez, vous êtes encore toute pâle.

PEPA.

Moi, pas du tout..., je n'ai rien... Qu'est-ce que tu disais?

MOSQUITA.

La réussite... Elle est faite, et du premier coup, cette fois-ci..., et je n'ai pas triché !

PEPA.

Cela m'est bien égal, à présent..., cela m'est bien égal que les réussites se fassent ou ne se fassent pas...

MOSQUITA.

Oh ! señorita !... Il ne faut pas parler ainsi des cartes... cela porte malheur.

PEPA.

Ah! je défie bien, maintenant... (On sonne.) Ce doit être mon oncle... Ne lui dis pas que, tout à l'heure, tu m'as trouvée pâle, toute pâle.

MOSQUITA.

Soyez tranquille.

Elle sort.

PEPA, absorbée, résolue.

Une chose décidée, c'est que je ne serai pas jalouse... Je ne veux pas l'être... Et j'aimerai Yvonne plus encore que je ne l'aimais... Oui, plus encore... : l'aimer comme autrefois, ce ne serait pas possible.

Entre Vasquez.

SCÈNE X

LES MÊMES, VASQUEZ.

VASQUEZ.

Tout est convenu : tu m'appartiens jusqu'à ce soir. Je te ramènerai après le spectacle. Es-tu prête ?

PEPA.

Mon chapeau à mettre, voilà tout ! Donne-moi mon cha peau, Mosquita !

MOSQUITA.

Tout de suite ! Lequel ?

PEPA.

Celui que tu voudras.

MOSQUITA.

Comment, señorita ?...

PEPA.

Celui que tu voudras.

MOSQUITA.

Oh !

VASQUEZ.

Tu as vu M. de Guerche, hé ?... Et madame de Chambreuil ?

PEPA.

Oui. Ils iront vous voir.

VASQUEZ.

Ah ! enchanté !... Et cette fameuse nouvelle, qu'ils devaient t'apporter ?

PEPA.

Rien du tout ! Une chose insignifiante.

Rentre Mosquita avec un chapeau.

VASQUEZ.

Insignifiante ?

PEPA, mettant son chapeau.

Oui, une carte pour le concours hippique.

VASQUEZ.

Hum... Pepa, hé ? Brave fille ?... Incapable d'aimer qui ne nous aimerait pas !

PEPA.

Où m'avez-vous dit que nous dînions ?

VASQUEZ.

Au Café Anglais. Un moment, j'avais pensé aux Ambas-

sadeurs, mais le Café Anglais m'a paru décidément plus convenable... Et dis-moi...

PEPA.

Mon oncle?

VASQUEZ.

Si, pendant ce dîner, je te parlais encore de...

PEPA.

De?

VASQUEZ.

De lui.

PEPA.

De qui?

VASQUEZ.

Voyons... de Chambreuil.

PEPA, à part.

Ce serait drôle.

VASQUEZ.

Est-ce que cela te fâcherait?

PEPA.

Heu!

VASQUEZ.

Dis-moi franchement..., est-ce que cela te fâcherait?

PEPA, boutonnant ses gants.

Je serais pourtant curieuse de le voir, ce monsieur de Chambreuil... Est-ce qu'il faudrait aller à Monte-Carlo pour cela?

VASQUEZ.

Pas du tout! Il arrive demain à Paris.

PEPA.

Vous ne pouvez pas vivre l'un sans l'autre, il paraît...

VASQUEZ.

Nous ne pouvons pas... Et puis, il a je ne sais quel arrangement à prendre avec sa femme... sa première femme.

PEPA, riant.

Sa première... Vous avez une voiture?

VASQUEZ.

Oui, j'ai une voiture. Nous allons faire un tour au Bois avant que j'aille m'habiller... J'ai pris le grand coupé pour te faire honneur...

PEPA.

Le grand coupé à huit ressorts, avec la grande livrée... les laquais debout, tremblotant par derrière?

VASQUEZ.

Tu n'es pas contente?

PEPA.

Oh! moi, ça m'est égal! Mais c'est l'opérette, mon oncle!... A ce soir, Mosquita, à ce soir!

MOSQUITA.

A ce soir, señorita. (Pendant que Vasquez et Pepa s'en vont.) Vous savez, Excellence, je l'ai faite, moi, la réussite, je l'ai faite sans tricher.

VASQUEZ, se retournant et riant.

Alors, il n'y a pas de mérite!

ACTE DEUXIÈME

Un alon, chez madame de Chambreuil. Sur le piano, un gros bouquet, presque blanc. Café servi.

SCÈNE PREMIÈRE

YVONNE, JACQUES.

YVONNE, prenant sur la table un flacon de liqueurs.

Un peu de kümmel?

JACQUES.

Kümmel? Oui, merci.

YVONNE.

Là, buvez, et partez vite. Pourquoi cette contemplation?

JACQUES.

J'aime vos mouvements. Pour verser un verre de liqueur, vous levez la main, comme ceci (Il essaie de l'imiter)... avec une courbe... Non, quand c'est moi, cela ne ressemble pas du tout...

YVONNE.

Vous êtes enfant! Vous me rajeunissez, moi, vieille femme!...

JACQUES.

Oh!

YVONNE.

Mais, si vous ne partez pas tout de suite, jamais vous ne serez à Neuilly avant trois heures; et c'est jusqu'à trois heures seulement que l'on visite cette maison!

JACQUES.

Pourquoi voulez-vous que je parte? J'ai tant de plaisir à rester là, près de vous!.. Si je ne vais pas visiter cette maison aujourd'hui, j'irai demain.

YVONNE.

Non pas. Je tiens à ce que vous y alliez aujourd'hui.

JACQUES.

Vous y tenez?

YVONNE.

Absolument.

JACQUES.

Pourquoi y tenez-vous si fort?

YVONNE.

Mais parce que... parce que j'y tiens.

JACQUES.

Venez avec moi, alors.

YVONNE.

Non, je n'irai pas avec vous:... quand vous êtes avec moi, vous ne voyez que moi. Vous me laisseriez acheter une

ruine... Qu'il s'agisse d'examiner les parquets ou les plafonds, vous regardez toujours à la hauteur de mes yeux.

JACQUES.

Ils sont si jolis, vos yeux, et si amusants !

YVONNE.

Vous aurez le temps de les regarder si nous achetons... si nous nous marions, je veux dire.

JACQUES.

Comment! si nous nous marions!... Ce n'est donc pas encore décidé?

YVONNE.

Si fait, si fait.

JACQUES.

Est-ce que nous ne devons pas être mariés dans deux mois?

YVONNE.

C'est probable, c'est infiniment probable, mais enfin cela n'est pas certain.

JACQUES.

Comment! cela n'est pas...?

YVONNE.

Vous savez bien, comme moi, qu'il peut survenir tel empêchement...

JACQUES.

Mais non, je ne sais pas... De quel empêchement parlez-vous?

YVONNE.

Eh bien, mais...

JACQUES.

Mais quoi?

YVONNE.

Si là-bas, à Rome, on refusait d'annuler mon premier mariage?

JACQUES.

Ah! c'est cela?... Mais, puisque vous êtes sûre du succès!

YVONNE.

Sans doute... Mais encore faut-il que mon mari (*Se reprenant*)... que M. de Chambreuil veuille bien se prêter...

JACQUES.

Vous m'avez dit que votre mère lui avait écrit et que Raymond... que M. de Chambreuil avait répondu qu'il ferait tout au monde pour vous être agréable...

YVONNE.

Oui, et je crois en effet qu'il fera tout au monde;... mais enfin, jusqu'à nouvel ordre, ce n'est là qu'une promesse.

JACQUES.

Où est-il, M. de Chambreuil? Toujours à Nice?

YVONNE.

Il y était encore, il y a huit jours... Vous ne voulez pas partir, décidément?

JACQUES.

Avec vous, si fait.

YVONNE, *riant*.

Non, pas avec moi!

JACQUES.

Alors, laissez-moi au moins attendre que mademoiselle Pepa soit arrivée!

YVONNE.

Comment! Est-ce que Pepa doit venir aujourd'hui?

JACQUES.

Mais oui... Il y a deux jours, chez elle, il a été convenu qu'elle déjeunerait à son couvent et qu'elle viendrait ici tout de suite après déjeuner... Elle doit passer la journée avec vous.

YVONNE

Je l'avais complètement oublié! Je n'ai pas fait préparer sa chambre, qui n'a pas été ouverte depuis un mois... depuis ce bal où je l'ai conduite...

JACQUES.

On a dû l'ouvrir tout à l'heure : j'ai apporté des fleurs pour elle; je les ai données, à l'antichambre.

YVONNE, montrant le bouquet posé sur le piano.

Un bouquet pareil au mien?

JACQUES.

A peu près... plus petit.

YVONNE.

Regardez-moi un peu. Comment se fait-il que vous vous soyez si bien rappelé, vous, qu'elle devait venir?

JACQUES.

Tout uniment parce que j'étais là quand la chose a été convenue.

YVONNE.

Et pourquoi ne pouvez-vous pas partir avant que mademoiselle Pepa soit arrivée?

JACQUES.

Tout uniment parce que je compte lui demander de venir avec moi.

YVONNE.

Vous comptez lui demander... ?

JACQUES.

Eh bien, tiens, puisque vous ne voulez pas, vous !

YVONNE.

La tête n'y est plus!... Voilà maintenant qu'il veut emmener une jeune fille.

Elle va à gauche.

JACQUES.

Ce n'est pas une jeune fille, c'est un bébé.

YVONNE.

Oh !

JACQUES.

Mais oui, un bébé.

YVONNE.

Quand je me suis retirée dans ce couvent de Neuilly, pendant mon procès avec M. de Chambreuil, Pepa n'y était plus comme élève, elle y était comme pensionnaire libre; elle avait dix-huit ans. J'y ai passé quinze mois, dans ce couvent, et j'en suis sortie depuis deux ans... Calculez.

JACQUES.

Pepa, la petite Pepa !

YVONNE.

Elle a vingt et un ans, la petite Pepa!

JACQUES.

Ce n'est pas possible !

Coup de sonnette. Yvonne paraît émue.

YVONNE.

On a sonné.

JACQUES, étonné de l'émotion d'Yvonne.

Oui, on a sonné.

YVONNE.

Ah ! mon Dieu ! Est-ce que ce serait déjà ?... Quelle heure est-il ?

JACQUES.

Une heure vingt.

YVONNE.

Pas plus.

JACQUES.

Non, pas plus !

YVONNE.

Ce doit être Pepa... Je vous avais dit de partir, vous... Pourquoi n'êtes-vous pas parti ?

JACQUES.

Qu'est-ce que vous avez ? Je ne vous comprends pas.

Un domestique ouvre la porte du fond. Entre Pepa. Le domestique sort en emportant le café.

SCÈNE II

JACQUES, YVONNE, PEPA.

PEPA.

Bonjour, chérie !

YVONNE.

Eh bien ! Tu ne m'embrasses pas ?

PEPA.

Ah !... Si... (Elle l'embrasse.) Chérie... Chérie... (A Jacques.) Bonjour, vous.

YVONNE, montrant à Pepa une petite pendule que celle-ci tient à la main.

Qu'est-ce que tu as là ?... Une pendule de voyage.

PEPA.

C'est un cadeau que mon oncle m'a fait hier. J'en suis folle. Quand je sors, je l'emporte. (Sourire d'Yvonne.) J'étais sûre que cela t'amuserait.

JACQUES, bas, à Yvonne.

Vous voyez bien que c'est un bébé.

YVONNE.

Je ne vois pas cela du tout.

PEPA, admirant sa pendule.

Elle est vraiment très jolie... Et puis, cela me convient très bien : je suis en voyage dans la vie, moi... Elle sonne, tu sais !

YVONNE.

Quelle heure est-il à ta pendule ?

PEPA.

Une heure et demie. Tiens, tu vas entendre. (La pendule sonne.) Là...

YVONNE, à Jacques.

Vous me disiez qu'il était une heure vingt... Eh bien, à quoi songez-vous ?

JACQUES.

Vous aviez raison tout à l'heure. Je suis émerveillé de la voir si grande et si vraiment jeune fille. (A Pepa.) Est-ce que vraiment, la dernière fois que je vous ai vue, vous étiez telle que je vous vois maintenant ? Vous n'avez pas changé tout d'un coup ?... Non ? Alors, il faut croire que, jusqu'à présent, je ne vous avais pas bien regardée...

PEPA.

En effet..., je pense que vous ne m'avez jamais bien regardée. Cela n'a rien d'extraordinaire : Yvonne était près de moi. (La tirant un peu à l'écart et lui parlant tout bas.) Dis donc, M. de Chambreuil n'est pas encore venu, au moins ?

YVONNE.

Tu dis ?

PEPA.

Je te demande si M. de Chambreuil, si ton mari n'est pas encore venu. J'ai une envie folle de le voir.

JACQUES.

De quoi parlez-vous donc, comme ça, tout bas ?

YVONNE.

Ah ! Il faut en finir avec vous, il faut en finir.

Elle va prendre le chapeau et les gants de Jacques et les lui donne ; puis, elle le conduit par la main jusqu'à la porte du fond.

JACQUES.

Mais...

YVONNE.

Il n'y a pas de mais... Ce soir, vous viendrez dîner avec Pepa et moi ; ce soir, à huit heures. Jusque-là je n'ai pas besoin de vous.

JACQUES.

Laissez-moi vous dire, au moins...

YVONNE.

Je ne vous laisse rien dire du tout. (Elle ouvre la porte.) A ce soir !

JACQUES.

C'est bon ! Je m'en vais... Je m'en vais... !

SCÈNE III

PEPA, YVONNE.

YVONNE.

Qu'est-ce que tu m'as demandé, tout à l'heure ?... Si M. de Chambreuil n'était pas encore venu ?

PEPA.

Oui.

YVONNE.

Qui t'a dit qu'il dût venir?

PEPA.

Mon cher oncle.

YVONNE.

Et comment ton oncle sait-il...?

PEPA.

C'est M. de Chambreuil qui le lui a dit... Ils sont inséparables depuis quelque temps. Ils n'ont pas de secrets l'un pour l'autre...

Ici Jacques entr'ouvre la porte et passe la tête.

SCÈNE IV

JACQUES, YVONNE, PEPA.

JACQUES.

Yvonne!

YVONNE.

Comment! C'est encore vous?...

JACQUES.

Oui, c'est encore moi.

YVONNE.

Vous me fâcherez, vous savez, et pour tout de bon!

JACQUES, bas.

Il faut que je vous parle. Très sérieusement, il le faut... Je vous en prie...

YVONNE, à Pepa.

Tu sais où est ta chambre, tu ne tiens pas à ce que je te conduise ?

PEPA.

Je ne tiens pas à ce que tu me conduises... mais je veux que tu m'embrasses... Sans cela, tu dirais encore que je ne t'aime plus.

YVONNE.

Mais je ne dis pas que tu... (Elle l'embrasse.) Va mignonne, va !...

JACQUES, à Pepa.

Je vous demande pardon.

Pepa sort.

SCÈNE V

JACQUES, YVONNE.

YVONNE.

Pourquoi êtes-vous revenu ?

JACQUES.

Je suis revenu parce qu'il m'a semblé que vous aviez insisté un peu trop pour me faire partir. Et puis, certaines paroles que vous avez dites tout à l'heure, au moment où

Pepa est entrée... Vous êtes si naturellement franche et loyale que, lorsque vous essayez de dissimuler, on s'en aperçoit tout de suite... Enfin, il m'a semblé que vous me cachiez quelque chose et que vous attendiez quelqu'un.

YVONNE.

En effet, j'attends quelqu'un.

JACQUES.

Vous voyez bien!

YVONNE.

Si j'ai tant insisté pour vous faire partir, c'est que je pensais qu'il vous serait désagréable de savoir que j'attends... cette personne.

JACQUES.

Qui est-ce donc?

YVONNE.

Mon mari.

JACQUES.

Mais c'est moi, votre mari.

YVONNE.

Il y en a un autre, et c'est celui-là que j'attends.

JACQUES.

Raymond!

YVONNE.

Oui.

JACQUES.

Vous venez de me dire qu'il était à Nice.

YVONNE.

Je vous ai dit qu'il y était, il y a huit jours. J'aurais voulu vous laisser ignorer qu'il est maintenant à Paris.

JACQUES.

Et que vient-il faire chez vous, M. de Chambreuil ?

YVONNE.

Nous allons nous marier, mon ami.

JACQUES.

Nous marier, nous deux !

YVONNE.

Oui, nous deux !... Mais comme, avant de nous marier nous deux, il est nécessaire...

JACQUES.

Mais c'est fini, tout cela ! Votre mère lui a écrit, il a répondu à votre mère.

YVONNE.

Oui, il a répondu qu'il était on ne peut mieux disposé... en principe..., mais que, pour le consentement réel, il y mettait une condition.

JACQUES.

Ah ! il fait ses conditions, à présent. Quelle condition ?...

YVONNE.

Il désirait causer avec moi, personnellement... Il annonçait qu'il viendrait aujourd'hui.

JACQUES.

Et vous le laissez venir ?

YVONNE.

Pouvais-je, en refusant, lui donner un prétexte pour refuser lui-même ? En venant chez moi, il prend une sorte d'engagement...

JACQUES.

Il faut s'attendre à tout avec les femmes ! Qui aurait pu croire, après la conduite de ce monsieur envers vous ?...

YVONNE.

Là... là...

JACQUES.

Vous allez le défendre peut-être, et me reprocher ma colère ?

YVONNE.

Non, mon ami. Je vous saurai toujours gré de prendre mon parti contre un étranger. Mais, s'il m'a trompée, s'il m'a rendue malheureuse, il me semble que ce n'est pas à vous de lui en vouloir.

JACQUES.

Comment ! ce n'est pas à moi ?...

YVONNE.

Hé non ! En fin de compte, il est l'auteur de notre bonheur... Allons, ne soyez pas ingrat.

JACQUES, *réfléchissant.*

Oui, au fait... Mais c'est égal... Je vous aime tant... que je lui en veux de vous avoir fait souffrir... tout en reconnaissant qu'au lieu de lui en vouloir je devrais le remercier...

YVONNE, *émue.*

Vous êtes bon... Quelle différence entre vous et lui !

JACQUES.

Dame, oui... J'aime à le croire...

YVONNE.

Vous ne seriez pas homme à tromper une femme, vous, à la faire souffrir.

JACQUES.

Non... quant à cela, je vous le jure !

YVONNE.

Ah ! vous n'avez pas besoin de jurer... (Avec un dédain involontaire.) Cela se voit tout de suite.

JACQUES.

Cela se voit ?

YVONNE.

Oh ! oui !

JACQUES.

Ce n'est pas une infériorité que vous me reprochez, au moins ?

YVONNE.

Voilà une idée !

JACQUES.

C'est que vous avez des intonations...

YVONNE.

Je vous avouerai que, pour le moment, je ne sais pas trop ce que je dis, ni comment je le dis... Il va venir, vous savez...

JACQUES.

Comme vous êtes émue !... Vous allez le recevoir un peu mal, au moins !

YVONNE.

Je ne peux pas, mon ami : je lui demande quelque chose.

JACQUES.

Vous allez être aimable ?

YVONNE.

Il faudra bien ! Mais, soyez tranquille, je ne ferai que le nécessaire.

JACQUES.

A quelle heure doit-il venir ?

YVONNE.

A deux heures.

JACQUES.

Il est deux heures moins dix.

YVONNE.

Et vous retardez.

JACQUES.

Je retarde ?

YVONNE.

Oui, d'après la petite pendule de Pepa, vous retardez.

JACQUES.

Que dois-je faire? Faut-il partir, faut-il rester ?

YVONNE.

Je ne sais pas, maintenant. !

JACQUES.

Je ne voudrais pas me sauver !... D'ailleurs, si je pars, je risque de le rencontrer dans l'escalier.

YVONNE.

C'est fort possible.

JACQUES.

Si je reste...

YVONNE.

Vous pourriez vous cacher.

JACQUES

Non, je ne veux pas, je ne dois pas... (Coup de sonnette.) C'est lui !

YVONNE.

Ce doit être lui... Et si nous nous trouvons, vous et moi, dans la situation la plus ridicule, c'est bien votre faute, ce n'est pas la mienne !

JACQUES.

N'ayez pas peur, je partirai tout de suite.

SCÈNE VI

Les Mêmes, CHAMBREUIL.

CHAMBREUIL, souriant au domestique, qui machinalement lui offre de se débarrasser de sa canne et de son chapeau.

Bonjour, Auguste ! (Saluant.) Madame !

YVONNE.

Monsieur !

CHAMBREUIL.

Vous me reconnaissez ?

YVONNE.

Oh !

CHAMBREUIL.

Pas changée, vous... Ah! si:... un peu... à votre avantage... la mine reposée..., plus fraîche...

YVONNE.

J'ai été plus tranquille, en effet, depuis trois ans.

CHAMBREUIL, à part.

Attrape! (Apercevant Jacques, qui s'était un peu effacé.) Je ne te voyais pas, toi... Tu vas bien?...

JACQUES.

Très bien. Je vous remercie.

CHAMBREUIL, à part.

Ah! nous ne nous tutoyons plus.

JACQUES.

Je vous laisse; je sais que vous avez à parler de choses importantes... (Bas, à Yvonne.) Je fais semblant de m'en aller, et j'attendrai dans le petit salon.

YVONNE, bas.

Vous ne partirez jamais, alors?

JACQUES, bas.

Je suis si impatient de savoir!... Si l'entretien se prolonge trop, j'enverrai Pepa aux nouvelles.

YVONNE, bas.

Mais je ne veux pas.

JACQUES, bas.

Si, si, j'enverrai... (Haut.) Madame, Monsieur!

Il salue et sort.

SCÈNE VII

CHAMBREUIL, YVONNE.

CHAMBREUIL, à part.

Il ne me tutoie plus, et il m'appelle Monsieur... Ce n'est pas gentil... (A Yvonne.) Madame votre mère m'a écrit que vous aviez un service à me demander... Je me suis hâté de prendre le train.

YVONNE.

C'était inutile; ma mère eût fait très volontiers le voyage de Nice.

CHAMBREUIL.

J'ai mieux aimé venir, et me voilà.

YVONNE.

Je vous en remercie.

CHAMBREUIL.

Me voilà, et je vous écoute.

YVONNE.

Hum ! C'est une conversation bizarre, au moins... Vous savez... peut-être avez-vous entendu dire... (Avec un effort très marqué) peut-être avez-vous entendu dire que j'allais me remarier ?

CHAMBREUIL.

Je l'avais entendu dire, en effet, mais je ne l'avais pas cru.

YVONNE.

Ah! vous n'aviez pas...?

CHAMBREUIL.

Non... Et je vous avouerai que, si vous ne me le disiez pas vous-même...

YVONNE.

Eh bien! je vous le dis moi-même : je vais me remarier.

CHAMBREUIL.

Avec Jacques?

YVONNE.

Avec M. de Guerche, oui.

CHAMBREUIL.

Ce bon Jacques!... Il n'a pas été gentil tout à l'heure.... (*Petit silence.*) Vous aviez parfaitement raison, madame, cette conversation, étant donné ce que nous sommes l'un et l'autre...

YVONNE.

Mais... nous ne sommes plus rien l'un à l'autre.

CHAMBREUIL.

Plus rien?

YVONNE.

Il me semble!

CHAMBREUIL.

Ah!... Pardon!

YVONNE.

J'abrégerai autant qu'il me sera possible, monsieur. Je vous demanderai la permission d'arriver tout de suite au point capital.

CHAMBREUIL.

Arrivons, si vous le voulez; mais je ne vous presse pas d'abréger, moi, bien au contraire.

YVONNE, cherchant ses mots.

La situation d'une femme divorcée, qui se remarie, est difficile, vous ne l'ignorez pas. La mairie, naturellement, lui ouvre ses portes toutes grandes; mais l'Église...

CHAMBREUIL.

L'Église?...

YVONNE.

Elle refuse absolument de bénir une seconde fois...

CHAMBREUIL.

Pas moderne, l'Église!

YVONNE.

Non.

CHAMBREUIL.

Il n'y a donc qu'une chose à faire : se passer de cette bénédiction.

YVONNE.

Quant à cela, je pourrais vous répondre que j'ai des idées, des sentiments...; mais j'ai promis d'abréger : je me contenterai de vous dire que j'ai des relations aussi, des relations auxquelles il me serait pénible de renoncer. Or, tout me porte à croire que le monde, si indulgent pour certaines situations, si charitable...

CHAMBREUIL.

Oui, il a ses pauvres.

YVONNE.

Justement. Il ne lui resterait plus d'indulgence pour la femme divorcée qui, se remariant, oublierait de passer par l'Église...

CHAMBREUIL.

On ne peut guère savoir... Il y a, jusqu'ici, peu d'exemples de cette incorrection.

YVONNE.

Je ne dis pas que je sais, je dis que j'ai lieu de croire... Madame de Cartigny m'a fait entendre que, si je ne lui donnais pas satisfaction sur ce point, il lui serait impossible, malgré sa bonne volonté pour moi, tout à fait impossible de me recevoir encore... Elle ne me l'a pas dit elle-même, mais elle a chargé M. de Chavenay...

CHAMBREUIL.

Toujours bien avec elle, Chavenay?

YVONNE.

Oui, bien avec elle..., mais plus du dernier bien.

CHAMBREUIL.

Allons donc!

YVONNE.

Du dernier, c'est M. de Lussan... Du reste, elle me l'a fait dire par tous les deux... Ils sont venus ensemble.

CHAMBREUIL.

Évidemment, la femme qui se remarie dans de pareilles conditions fait à son mari... à son second mari,... le sacrifice

de bien des petites choses... Aussi, j'imagine que, pour s'y résoudre, elle doit être poussée par une de ces passions... C'est votre cas, sans doute ; vous aimez.

YVONNE.

Assurément, puisque je l'épouse.

CHAMBREUIL.

Ce bon Jacques!...

YVONNE.

Je vous avouerai cependant que, si, par hasard, il y avait un moyen de ne pas sacrifier toutes ces petites choses...

CHAMBREUIL.

Vous ne tenez pas à faire du zèle!

YVONNE.

Je tiens à être simple, autant que possible.

CHAMBREUIL.

J'entends... Mais quel moyen?... Je ne vois pas, moi!

YVONNE.

Cela dépend de vous, pourtant.

CHAMBREUIL.

De moi?

YVONNE.

Oui, il y a telle circonstance où l'Église consent à bénir une seconde fois... C'est...

CHAMBREUIL.

Quand le premier mari est mort... Je sais... Mais je ne suppose pas que vous me demandiez...

YVONNE.

Non! Je veux dire simplement : quand le premier mariage a été annulé à Rome.

CHAMBREUIL.

Ah! oui... Mais nous ne sommes dans aucun des cas, il me semble...

YVONNE.

Il a déjà été question de nous, là-bas...; les premières difficultés sont aplanies.

CHAMBREUIL.

Déjà ?

YVONNE.

Oui, un ami de ma mère, le cardinal Camerani... ce cardinal que nous avions rencontré chez le baron Moïse...

CHAMBREUIL.

Chez le baron Moïse, un cardinal!... Qu'est-ce qu'il faisait là, bon Dieu!

YVONNE.

Il causait avec un musulman : l'ambassadeur de Turquie... Il a été fort aimable pour moi, vous lui avez mis une carte le lendemain.

CHAMBREUIL.

A qui, au musulman?

YVONNE.

Eh! non..., au cardinal.

CHAMBREUIL.

Je ne me rappelle pas.

YVONNE.

Mais moi, je me rappelle : c'est moi-même qui ai pris soin de faire porter votre carte... Un secret instinct m'avertissait que ce cardinal pourrait m'être bon à quelque chose... Depuis, il est devenu l'ami de ma mère...

CHAMBREUIL.

Ah ! ah !... Et il a promis de vous recevoir quand madame de Cartigny ne vous recevrait plus ?

YVONNE.

Il a bien voulu s'occuper de notre affaire. Et, comme il jouit là-bas d'une influence considérable, il est à peu près arrêté qu'on acccordera l'annulation si vous voulez bien, vous, prendre la peine d'écrire un mot pour reconnaître...

CHAMBREUIL.

Hé !

YVONNE.

Hé ?

CHAMBREUIL.

Je vous en prie, madame, dites-moi...

YVONNE.

Pour reconnaître que le consentement de l'un de nous deux a été forcé.

CHAMBREUIL.

Cela suffirait ?

YVONNE.

Oui.

CHAMBREUIL.

Je n'aurai qu'à dire que vous m'avez épousé malgré vous...

YVONNE.

Oh! non!

CHAMBREUIL, ironique.

Non, vraiment?

YVONNE.

Il n'est pas indispensable que ce soit mon consentement, à moi, qui ait été forcé; on peut admettre que vous...

CHAMBREUIL.

Jamais! par exemple!

YVONNE.

Oh!

CHAMBREUIL.

Je vous ai épousée parce que je vous aimais!

YVONNE.

Je sais bien...

CHAMBREUIL.

Parce que je vous aimais éperdument! Et jamais je n'avouerai qu'il a fallu me forcer... Allons donc, me forcer, moi!...

YVONNE.

Qui parle d'un aveu dont vous ayez à rougir? On peut tourner la chose de façon qu'elle soit plutôt flatteuse pour vous.

CHAMBREUIL.

Plutôt flatteuse?...

YVONNE.

Oui. Quand vous m'avez épousée, n'avez-vous pas eu un différend avec votre tante madame de Sénermont?

CHAMBREUIL.

Un différend? Vous pouvez dire une lutte!... Elle m'a menacé tout net de me déshériter si je persistais à vouloir vous épouser, parce que dans je ne sais quel dîner elle avait été placée à gauche du maître de la maison, tandis que votre mère avait été placée à droite.

YVONNE.

Eh bien!

CHAMBREUIL.

Eh bien, quoi?

YVONNE.

Ne pouvez-vous pas déclarer que cette menace vous a décidé? que, pour n'avoir pas l'air de reculer par intérêt, vous vous êtes cru obligé de conclure ce mariage?

CHAMBREUIL.

C'est ingénieux!

YVONNE.

N'est-ce pas?... Une pareille déclaration n'aurait rien de blessant pour vous.

CHAMBREUIL, *de plus en plus ironique.*

Au contraire!

YVONNE.

Au contraire!

CHAMBREUIL.

Et l'on s'en contenterait, là-bas?

YVONNE.

Je vous ai dit que le cardinal avait beaucoup d'influence... On a promis que le moindre mot de vous, dans le sens

que je vous indique, suffirait pour obtenir l'annulation que nous désirons.

CHAMBREUIL.

Que vous désirez.

YVONNE.

Soit!...

Un silence.

CHAMBREUIL.

Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi, au lieu de causer de tout cela avec madame votre mère, j'ai tenu à en causer avec vous?

YVONNE.

Vous saviez que cela me serait désagréable.

CHAMBREUIL.

Oh!

YVONNE.

Non?... Je suppose, alors, que, maman ne vous ayant pas ménagé pendant le procès... ni après... ni avant... vous ne vous êtes pas soucié...

CHAMBREUIL.

Ce n'est pas cela!... J'ai tenu à avoir cette conversation avec vous parce que je m'imaginais... parce que j'espérais... que jamais vous n'oseriez me dire vous-même, à moi, que vous aviez sérieusement l'intention de vous remarier.

YVONNE.

Vraiment! Vous vous imaginiez?...

CHAMBREUIL.

Mon Dieu, oui.

YVONNE.

Vous aviez tort.

CHAMBREUIL.

Je le vois bien.

YVONNE.

Dois-je considérer cette phrase comme un refus?

CHAMBREUIL.

Pas le moins du monde... Telle que je vous vois à présent, vous seriez capable de passer outre. Ma résistance vous donnerait même du ressort... Autant m'exécuter de bonne grâce et vous épargner ce courage... Ainsi, on vous a promis que le moindre mot écrit par moi dans le sens que vous avez bien voulu m'indiquer...?

YVONNE.

Absolument promis. Je puis vous montrer la dernière réponse du cardinal à ma mère.

CHAMBREUIL.

Vous l'avez là?

YVONNE.

Je dois l'avoir... : maman me l'a laissée; mais je l'ai serrée précieusement, de sorte...

CHAMBREUIL.

Que vous ne savez plus où elle est.

YVONNE.

Non.

CHAMBREUIL.

Toujours la même, à ce que je vois.

YVONNE.

Oui, pour cela, je suis restée... Mais, si vous tenez à lire cette lettre, je vais faire des fouilles, et je la retrouverai.

CHAMBREUIL.

En attendant que vous la trouviez, ayez donc la complaisance... Envoyez-moi ce bon Jacques..., en attendant...

YVONNE.

M. de Guerche?

CHAMBREUIL.

Oui.

YVONNE.

Mais, il n'est pas chez moi, M. de Guerche!

CHAMBREUIL.

Ah! je me figurais, moi, qu'il était dans le petit salon..., dans ce petit salon où je me réfugiais, autrefois, quand il vous arrivait, par hasard, de recevoir des gens qui m'ennuyaient.

YVONNE.

M. de Guerche est parti.

CHAMBREUIL.

Il est revenu peut-être...; s'il est revenu, faites-moi la grâce de me l'envoyer...

YVONNE.

Quel besoin avez-vous de...?

CHAMBREUIL.

Mais, quand ce ne serait que pour lui faire mes compliments!... Et puis, j'ai à le gronder: il n'a pas été gentil avec moi, tout à l'heure; il a eu l'air gêné, mécontent; il

ne m'a pas tutoyé... Et nous nous tutoyions, si j'ai bonne mémoire, à l'époque où j'avais l'honneur d'être votre mari, où il avait le plaisir de vous faire la cour.

YVONNE.

C'est bien! Je vais vous l'envoyer, s'il est là.

CHAMBREUIL.

Il y est, n'en doutez pas!

Avant qu'Yvonne soit sortie, entre Pepa.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PEPA.

PEPA.

Pardon, j'ai oublié ma petite pendule... *(bas.)* C'est M. de Guerche qui m'envoie.

YVONNE, *bas.*

Je vais lui parler.

CHAMBREUIL.

Voulez-vous, madame, me faire l'honneur de me présenter à mademoiselle Vasquez?

YVONNE.

M. de Chambreuil, mon... *(se reprenant.)* M. de Chambreuil... Je vais vous envoyer M. de Guerche puisque vous le voulez; jusqu'à ce qu'il vienne, Pepa aura la complaisance de vous tenir compagnie.

Elle sort.

SCÈNE IX

PEPA, CHAMBREUIL.

CHAMBREUIL, à part.

L'impertinente !... Et je ne trouverai pas là, tout de suite, une réponse !... (A Pepa.) Votre oncle est mon grand ami, mademoiselle; il m'a si souvent parlé de vous qu'il m'est impossible d'admettre que nous ne soyons pas de vieilles connaissances.

PEPA.

Assurément, monsieur, s'il suffit d'entendre parler des gens pour les connaître, il y a, grâce à mon oncle, peu de personnes que je connaisse aussi bien que vous depuis deux jours.

CHAMBREUIL.

Il ne me manquait plus que de vous être présenté... Aussi, vous avez vu, quand vous êtes entrée, j'ai tout de suite saisi l'occasion...

PEPA.

Vous avez bien fait, monsieur.

CHAMBREUIL.

Je ne sais pas si j'ai bien fait... Peut-être eût-il mieux valu attendre que je fusse plus calme, plus maître de moi !

PEPA.

Ah ! en ce moment, vous n'êtes pas?...

CHAMBREUIL.

Non, pas tout à fait... Une conversation que je viens d'avoir avec Yvonne... Vous êtes son amie ?

PEPA.

Certes !

CHAMBREUIL.

Alors, il vaut mieux que je ne vous parle pas de...

PEPA.

Mais si... mais si... J'ai le plus grand intérêt à savoir ce qui s'est passé... ce qui s'est dit dans cette conversation..., le plus grand intérêt, à cause d'Yvonne, bien entendu.

CHAMBREUIL.

Ce qui s'est passé ?... Peu de chose, en vérité !... Ma femme m'a demandé la permission de se remarier... voilà tout !

PEPA.

Et vous... !

CHAMBREUIL.

J'ai consenti, moi, j'ai consenti de la meilleure grâce du monde !... Si monsieur votre oncle vous a dit que j'étais bon, vous voyez qu'il a dit vrai... (A part, mais haut.) Non, c'est admirable !... Et moi qui me repentais presque de l'avoir trompée !... Je n'ai qu'un regret maintenant, c'est de ne pas l'avoir trompée davantage !... Se remarier ! Et qui est-il, celui qu'elle veut épouser ?...

PEPA.

Ah ! là, je vous arrête !... Je ne sais pas ce que vous allez dire, mais ce que vous allez dire n'est pas vrai... M. de Guerche est le plus honnête homme du monde, le plus

charmant, le plus généreux, le plus gentil... Je ne dis pas que, si elle m'avait consultée j'aurais conseillé, à Yvonne de l'épouser. .

CHAMBREUIL.

Vous dites ?... Qu'est-ce que vous dites ?

PEPA.

Non, non, je ne lui aurais pas conseillé!...

CHAMBREUIL, à part.

Ah çà ! mais... Elle l'aime !...

PEPA.

Elle ne m'a pas consultée ;... elle a eu raison :... elle sera heureuse... Et moi ? Qu'est-ce que je vais faire, moi ?... Ah ! je le sais, ce que je vais faire. Je vais me marier, moi aussi !...

CHAMBREUIL.

Vous marier !...

PEPA.

Me marier avec quelqu'un que je n'aimerai pas!

CHAMBREUIL.

Quelle bonne idée vous avez là!... Marions-nous!

PEPA.

Vous dites ?

CHAMBREUIL.

Je dis : marions-nous ! (A p rt.) La voilà, ma réponse !

PEPA.

Si vous croyez que je suis en humeur de plaisanter !...

CHAMBREUIL.

Mais je ne plaisante pas... (Cherchant quelque chose dans son portefeuille.) Attendez un peu.

PEPA.

Qu'est-ce que c'est ?

CHAMBREUIL.

Une lettre de Son Excellence.

PEPA.

De mon oncle ? (Lisant.) « Ce soir, aux Variétés. » (Chambreuil reprend vivement la lettre et la plie en deux.) « Quant à ce mariage auquel je tiens plus que jamais, si vous voulez que j'en reparle à Pepa, je crois que le moment est favorable... » (Rendant la lettre.) Oh ! non, pas vous.

CHAMBREUIL.

Pourquoi ? Cela ferait tant de plaisir à votre oncle !

PEPA.

Je sais bien, mais...

CHAMBREUIL.

Et tant de peine à ma femme !... Voyez donc quelle jolie réponse... Ils nous annoncent leur mariage, nous ripostons en leur annonçant le nôtre.

PEPA.

Quand je pense que c'est d'Yvonne que vous parlez ainsi, et que je vous écoute !...

CHAMBREUIL.

Vous ne voulez pas?

PEPA.

Non.

CHAMBREUIL.

Pourquoi ne voulez-vous pas ?... Mon âge ?

PEPA.

Vous cherchez un compliment ?

CHAMBREUIL.

On vous a conté que j'ai trompé Yvonne, et vous avez peur.

PEPA.

Ah ! c'est cela qui m'est bien égal, par exemple !

CHAMBREUIL.

Merci.

PEPA.

Non, un autre, le premier venu, mais pas vous.

CHAMBREUIL.

Mais pourquoi, à la fin ? pourquoi ? pourquoi ?

PEPA.

Parce que, si peu que je vous connaisse, je vous porte assez d'intérêt pour ne pas vous laisser épouser une femme qui sera ce que je veux être.

CHAMBREUIL.

Ce que vous voulez... ?

PEPA.

Oui.

CHAMBREUIL.

Et que voulez-vous être, mademoiselle Pepa, dites-moi un peu ?

PEPA.

Bien volontiers !... Une femme qui ait le cœur vide, la tête vide..., qui serait désolée... oh ! oui, désolée d'y sentir encore quelque chose ; mais n'ayez crainte !... Une femme dont l'unique point d'honneur soit d'être jolie et de le paraître, de s'habiller pour sortir, et de sortir parce qu'elle est habillée... ; de faire enrager ses bonnes amies par le succès d'un chapeau ou d'une robe, et d'agiter, en s'agitant, un cercle d'adorateurs imbéciles... Une femme qui fasse métier de s'amuser, comme on dit..., de s'amuser à quoi ? De s'amuser à s'amuser... (Montrant du doigt les heures marquées sur le cadran de la petite pendule.) De là à là... et de là à là... toujours !.. tout autour du cadran, toujours ! toujours ! (Elle envoie la pendule, à toute volée, glisser sur le marbre de la cheminée ; Chambreuil la rattrape et la remet en place, après avoir constaté, avec un petit geste d'admiration, qu'elle ne s'est pas arrêtée.) Si vous en connaissez une qui ressemble à ce portrait, vous me connaissez... : car c'est là tout juste la femme que je serai, je vous en avertis !

CHAMBREUIL.

Et c'est là tout juste la femme que je rêve !

PEPA.

Vous vous moquez de moi !

CHAMBREUIL.

Pas le moins du monde ! La preuve en est que si, là, tout de suite, vous voulez mettre votre main dans la mienne...

PEPA.

Ah ! mais, prenez garde... Si vous insistez autant que cela...

CHAMBREUIL.

J'insiste.

PEPA.

Je serais capable de vous prendre au mot, vous savez... Depuis que vous m'avez parlé de répliquer à l'annonce de leur mariage par l'annonce du nôtre, j'essaie d'éloigner cette pensée, mais je ne peux pas, c'est une tentation véritable.

CHAMBREUIL.

N'y résistez pas ; cédez, cédez !

PEPA.

Ce que vous me proposez là, il me semble que c'est un crime contre Yvonne ; et le plus affreux de tout, c'est que c'est précisément ce qui me tente.

CHAMBREUIL.

Va pour un crime! Nous serons complices !

PEPA.

Tout à l'heure, pendant que vous causiez avec Yvonne, il était là, lui...

CHAMBREUIL.

Ah ! il était ?...

PEPA.

Oui.

CHAMBREUIL.

Dans le petit salon ?

PEPA.

Oui.

CHAMBREUIL.

J'en étais sûr !

PEPA.

Il était là..., près de moi ;... il ne pensait qu'à elle et à ce que vous alliez répondre!... « Pourvu qu'il consente! me disait-il, à moi. Croyez-vous qu'il consentira? »

CHAMBREUIL.

Et maintenant elle lui raconte que j'ai consenti.

PEPA.

Et ils sont contents, ils sont heureux.

CHAMBREUIL.

Et nous ne nous vengerions pas!

PEPA.

C'est abominable ce que nous allons faire!

CHAMBREUIL.

C'est horrible!... Est-ce dit?

PEPA

Vous le voulez?

CHAMBREUIL.

Je le veux!

PEPA.

Eh! bien, oui, là... Mais c'est tant pis pour vous.

CHAMBREUIL.

Ça m'est égal! Je me risque!

Il fait un pas vers la porte.

PEPA.

J'avais promis de passer ici toute la journée; c'est impossible, maintenant. Je ne veux pas rester une minute de plus dans cette maison... La légation est à deux pas.

CHAMBREUIL.

Comment allez-vous faire ? Vous prendrez congé d'Yvonne avant de sortir d'ici.

PEPA.

Ah ! c'est vrai... Il faudra bien !

CHAMBREUIL.

Et vous ne craignez pas qu'elle se doute de quelque chose ?

PEPA.

Elle ne se doutera de rien..., de rien du tout.

CHAMBREUIL.

Vous ne vous troublerez pas ?

PEPA.

Je ne me troublerai pas... Je resterai calme. Je plaisanterai, même, si cela est nécessaire.

CHAMBREUIL.

Êtes-vous sûre de pouvoir ?

PEPA.

Tout à fait sûre... Ah ! c'est que vous ne savez pas ce dont je suis capable... vous ne savez pas, mais vous verrez.

CHAMBREUIL, à part.

Pauvre petite !

Entre Jacques.

SCÈNE X

LES MÊMES, JACQUES.

PEPA, à Chambreuil, bas.

Le voilà ! Regardez un peu si je suis troublée... (Haut.) Au revoir... A bientôt.

CHAMBREUIL.

Oui, certainement, à bientôt.

PEPA, saluant Jacques.

Monsieur ! (Bas, à Chambreuil, au moment de sortir.) Vous avez vu?... (Haut.) Ah !

CHAMBREUIL.

Quoi donc ?

PEPA.

Ma petite pendule, que j'oubliais.

CHAMBREUIL.

Je vous la rapporterai tout à l'heure.

PEPA.

C'est cela, rapportez-la-moi. (Saluant de nouveau Jacques.) Monsieur !

Elle sort.

SCÈNE XI

JACQUES, CHAMBREUIL.

JACQUES.

Il y a longtemps que vous connaissez mademoiselle Vasquez?

CHAMBREUIL.

Il y a dix minutes.

JACQUES.

Ah ! j'aurais cru...

CHAMBREUIL.

Qu'il y avait plus longtemps? Non.

JACQUES.

Madame de Chambreuil m'a dit que vous désiriez me parler.

CHAMBREUIL.

Moi?... Ah! oui... Je ne suis pas content de toi. Tu as l'air de m'en vouloir parce que tu épouses ma femme ; ça n'est pas gentil, même pour elle.

JACQUES.

Vous vous trompez.

CHAMBREUIL.

Non, je ne me trompe pas ; et la preuve que je ne me trompe pas, c'est que tu me dis vous. Autrefois tu me di-

sais tu... Qu'est ce que je t'ai fait? Je sais bien que, depuis quelque temps, nous avons perdu l'habitude de nous voir; ce n'est pas ma faute... C'est ici que nous nous rencontrions le plus souvent...; j'ai cessé d'y venir...; toi, tu as continué... Il me semble que ce n'est pas une raison... Non, n'est-ce pas?... Pourquoi, alors?... Pourquoi m'appelles-tu monsieur et refuses-tu de me tutoyer?

JACQUES.

Nous nous trouvons, l'un vis-à-vis de l'autre, dans une situation si singulière...

CHAMBREUIL.

Pas plus singulière que celle où nous nous trouvions quand j'étais le mari de ma femme et quand tu n'étais que son adorateur.

JACQUES.

Par exemple!... Je vous assure...!

CHAMBREUIL, rectifiant.

Je t'assure...

JACQUES.

Eh bien, oui, je t'assure...

CHAMBREUIL.

A la bonne heure!

JACQUES.

Je t'assure que je n'étais pas du tout l'adorateur...

CHAMBREUIL.

Si fait! si fait! Tu lui faisais la cour, une cour très assidue... A ce propos, je dois te faire amende honorable. Je t'avais mal jugé... Je m'étais figuré, dans un temps...

JACQUES, *naïvement.*

Oh ! non... quant à cela, non ! Jamais madame de...

CHAMBREUIL.

A quoi réponds-tu ? Tu n'y es pas du tout. Je m'étais figuré que tu n'arriverais jamais, je te plaignais de tout mon cœur.

JACQUES.

Ah !

CHAMBREUIL.

Je m'étais trompé, tu as fini par arriver... Tu arrives honnêtement, c'est vrai, mais enfin tu arrives.

JACQUES.

Si tu me dis tout cela, c'est que tu consens à écrire la lettre ?

CHAMBREUIL.

Mais oui, je consens, mais oui !... Je consens d'autant plus volontiers que je me trouve précisément au même point que ma femme. Je vais me remarier, moi aussi.

JACQUES.

Tu vas te ?...

CHAMBREUIL.

Oui... L'Église à la rigueur se passerait peut-être de me bénir ; mais, comme la jeune fille que j'épouse ne se passerait pas...

JACQUES.

Tu épouses une jeune fille ?

CHAMBREUIL.

Oui.

JACQUES.

Qui donc ?

CHAMBREUIL.

Celle qui était là tout à l'heure, mademoiselle Vasquez.

JACQUES.

Pepa ?

CHAMBREUIL.

Oui. Pepa.

JACQUES, *essayant de se contenir.*

Voyons, ce n'est pas sérieusement que vous me dites...

CHAMBREUIL.

Que « tu me dis... »

JACQUES.

Hé ?

CHAMBREUIL.

Puisque tu me tutoies!

JACQUES.

Ce n'est pas sérieusement que tu vas épouser Pepa ?

CHAMBREUIL.

Si fait ! Très sérieusement,

JACQUES.

Eh bien, moi, je te déclare que tu ne l'épouseras pas.

CHAMBREUIL.

Qui m'en empêchera ?

JACQUES.

Moi, moi qui te défends...

CHAMBREUIL.

Répète cela un peu.

JACQUES.

Oui, je te le défends!

CHAMBREUIL, riant.

Comme je t'aime pour cette phrase-là!... Tu ne peux pas te figurer comme je t'aime!... (A part.) Oh!... Ma femme!

Entre Yvonne, une lettre à la main.

SCÈNE XII

LES MÊMES, YVONNE.

YVONNE.

Qu'est-il arrivé? Pepa vient de tomber dans mes bras en sanglotant... Et puis, elle s'est sauvée... J'ai couru après elle..., mais je n'ai pu la rattraper... Et je l'ai aperçue, par la fenêtre, qui montait dans une voiture de place.

CHAMBREUIL.

L'émotion aura empêché mademoiselle Pepa Vasquez de vous annoncer la nouvelle que je viens d'annoncer à cet excellent Jacques.

YVONNE

Quelle nouvelle?

CHAMBREUIL.

Nous nous marions. Mademoiselle Vasquez me fait l'honneur de m'accorder sa main.

YVONNE, doucement, après un petit silence.

Mon pauvre ami!

CHAMBREUIL, décontenancé, à part.

Hum!... Elle a fait des progrès, ma femme... depuis qu'elle n'est plus ma femme.

YVONNE.

J'ai fini par trouver la lettre dont vous avez besoin pour écrire... ; la voici. (Elle la lui donne.) J'espère que vous voudrez bien ne pas perdre de temps... Vous êtes maintenant aussi intéressé que moi à ce que les choses aillent vite.

CHAMBREUIL.

J'écrirai aujourd'hui, madame.

YVONNE.

Et je vous en serai on ne peut plus reconnaissante.

CHAMBREUIL.

Madame .. Mons... Allons bon ! C'est moi maintenant qui l'appelle monsieur... Adieu, toi !

SCÈNE XIII

JACQUES, YVONNE, puis CHAMBREUIL.

JACQUES.

Nous empêcherons ce mariage, n'est-ce pas ? Il est impossible que Pepa...

YVONNE.

Qu'est-ce que cela peut vous faire?... Vous voilà tout hors de vous.

JAQUES.

Vous m'avouerez qu'il y a de quoi !... Pepa, mariée avec... Ce serait épouvantable.

YVONNE.

Ce ne serait pas épouvantable... Ce serait ridicule... Ce qui est ridicule aussi, c'est que vous avez encore perdu cette journée... Vous n'êtes pas allé voir notre maison... ; à présent, il est trop tard.

JACQUES.

C'est nous qui sommes responsables du bonheur de Pepa. Vous l'avez dit vous-même... Je vous assure que vous prenez beaucoup trop légèrement...

YVONNE.

Et je vous assure, moi, que votre insistance devient tout à fait singulière... Vous m'aimez, n'est-ce pas ?

JACQUES.

Oui, je vous aime, et de toutes mes forces; mais cela n'empêche pas que...

Rentre Chambreuil.

CHAMBREUIL.

Je vous demande pardon... Je viens pour une petite pendule...

YVONNE, lui donnant la petite pendule.

C'est vrai... ; elle est à vous, maintenant.

CHAMBREUIL.

Merci, madame... (Il salue. Puis, il s'approche de Jacques, comme pour lui prendre la main; il n'achève pas le geste; mais, tourné vers Jacques, avant de sortir :) Ah ! tu auras beau faire la grimace, je t'aime, tu sais, je t'adore... Madame !

ACTE TROISIÈME

A la légation de Tierras-Calientes; le cabinet du ministre.

SCÈNE PREMIÈRE

VASQUEZ, SANTIAGO, BENITO, puis UN HUISSIER.

VASQUEZ.

A vous, Benito... Circulaire... « A Messieurs les créanciers de la République de Tierras-Calientes... Messieurs, nous vous avons réservé le privilège de souscrire les dix premiers millions de notre nouvel emprunt... Pourquoi cet emprunt?... » A vous, Santiago... Télégramme privé: « Fernandez et Jacobson, Londres... Vendez deux cents Suez, achetez Consolidés... » Où en étions-nous, Benito?

BENITO.

« Pourquoi cet emprunt? »

VASQUEZ.

« Ce n'est pas que nous ayons besoin d'argent! Notre en-

caisse actuel nous donne, Dieu merci. un sentiment de sécurité absolue... » Soulignez absolue... Fatigué, aujourd'hui ?

BENITO.

Un peu, Excellence.

VASQUEZ.

Trop jeune pour la vie de Paris, trop jeune!... Qu'est-ce que vous avez fait hier soir?

BENITO.

Je suis allé à ce bal.

VASQUEZ.

Ah... On a parlé de moi, hé ?

BENITO.

Naturellement, Excellence.

VASQUEZ.

Les femmes..., qu'est-ce qu'elles disaient les femmes?

BENITO.

Elles m'ont demandé de l'emprunt.

VASQUEZ.

Bon, cela !... Et les hommes ?

BENITO.

Conversations politiques.

VASQUEZ.

Notre alliance avec les États-Unis, hé? Vous avez été prudent? Vous n'avez rien dit de trop?

BENITO.

Rassurez-vous, Excellence; j'ai pris de très bonne heure l'habitude de ne dire que ce que je veux dire.

VASQUEZ.

Vraiment? Vous avez pris l'habitude?

BENITO.

Oui, Excellence.

VASQUEZ.

Même avec moi?

BENITO.

Même avec vous... Excusez!

VASQUEZ.

Très bien, monsieur! Vous ferez votre chemin.

BENITO.

Je l'espère, Excellence.

VASQUEZ.

A vous, Santiago! Un petit bleu à la duchesse de Mériel... Les Mériel descendent vraiment de Charles VII, messieurs; et ils remontent, quand ils veulent, jusqu'à Charlemagne... Répondez à la duchesse que j'irai à son *garden-party*, si mes occupations me le permettent... Je signerai... Où en sommes-nous, Benito?

BENITO.

« Sécurité absolue... »

VASQUEZ.

Vous avez souligné?...

BENITO.

Oui, Excellence.

VASQUEZ.

Soulignez une seconde fois... « Mais si, par un emprunt, nous venons à doubler cet encaisse, il est évident que, du même coup, le sentiment de sécurité... » (Entre un huissier.) Quoi? que me veut-on?

L'HUISSIER.

Monsieur le premier secrétaire de...

VASQUEZ.

Désolé! Je suis sorti.

L'HUISSIER, bas.

Mademoiselle...

VASQUEZ.

Impossible, aujourd'hui! Regrets très vifs.

L'HUISSIER.

M. de Chambreuil.

VASQUEZ.

Faites entrer, faites entrer tout de suite! (L'huissier sort.) Assez travaillé, messieurs; vous pouvez vous retirer... (Le rappelant.) Santiago!

SANTIAGO, lui présentant la dépêche.

Excellence!

VASQUEZ, signant la dépêche.

Voulez-vous faire dire à ma nièce que j'aurai besoin d'elle dans un quart d'heure et que je la prie, lorsque ce quart d'heure sera passé, de venir dans mon cabinet.

SANTIAGO.

Je vais le lui faire dire, Excellence.

VASQUEZ.

Attendez un peu... Trop voyant, ce pantalon-là, trop voyant... Et vous, Benito..., cette cravate! Est-ce qu'il n'y a pas de cravates noires chez votre chemisier ?

BENITO.

Je n'ai pas demandé.

VASQUEZ.

Nous sommes guettés par l'opérette, n'oubliez pas cela, nous sommes guettés!... Allez, messieurs.

BENITO.

Nous sommes guettés...

Sortent par la gauche Benito et Santiago. — Chambreuil entre par le fond.

SCENE II

CHAMBREUIL, VASQUEZ.

VASQUEZ.

Mon fils!

CHAMBREUIL.

Plaît-il?

VASQUEZ.

Puisque vous épousez ma nièce!

CHAMBREUIL.

C'est juste.

VASQUEZ.

Asseyez-vous, je vous prie. On ne saurait être plus aimable que vous, ni plus exact. Si je vous ai prié de passer à la légation immédiatement après votre déjeuner, c'est que je suis obligé d'aller présider à trois heures et demie une assemblée d'actionnaires.

CHAMBREUIL.

Et qu'avez-vous à me dire de si pressé?

VASQUEZ.

J'ai à vous demander quelque chose... de la part de madame de Chambreuil.

CHAMBREUIL.

Ah!

VASQUEZ.

Je lui ai écrit ce matin, et elle m'a répondu. Il y avait dans sa réponse un passage qui vous concernait : Madame de Chambreuil désirait vous voir aujourd'hui même, vers quatre heures, si cela ne devait pas trop vous déranger.

CHAMBREUIL.

Cela ne me dérange pas du tout.

VASQUEZ.

Elle voudrait vous rencontrer ici.

CHAMBREUIL.

Ici!... Et pourquoi ici?

VASQUEZ.

Il lui paraît peut-être difficile, à présent, de vous recevoir chez elle; aller chez vous, c'est impossible..., tandis que chez moi, à la légation... Terrain neutre, vous comprenez .. Immunité diplomatique...

CHAMBREUIL.

Savez-vous ce qu'elle a à me dire, ma femme?

VASQUEZ.

Je ne m'en doute pas.

CHAMBREUIL.

Je m'en doute un peu, moi... Elle veut probablement me parler de cette lettre que je lui ai promis d'écrire, il y a huit jours.

VASQUEZ, en riant.

Et que vous n'avez pas écrite encore?

CHAMBREUIL.

J'ai fait des brouillons, je n'en ai pas été content... C'est une lettre fort difficile, vous savez...

VASQUEZ.

Je sais... je sais...

CHAMBREUIL.

Je finirai bien cependant par en venir à bout, et je pense que bientôt, un de ces jours...

VASQUEZ.

Oh! ce n'est plus la peine...

CHAMBREUIL.

Comment, ce n'est plus...?

VASQUEZ.

Non, ce n'est plus la peine d'écrire à Rome.

CHAMBREUIL.

Pourquoi?

VASQUEZ.

Parce qu'on a répondu. Voici la réponse.

CHAMBREUIL.

On a répondu à une lettre que je n'avais pas envoyée?

VASQUEZ.

Non, à une lettre que j'avais envoyée, moi..., parlant pour vous.

CHAMBREUIL.

Vous vous êtes permis...?

VASQUEZ.

Le mot est vif.

CHAMBREUIL.

Vous avez eu l'obligeance... vous avez eu spontanément l'obligeance...

VASQUEZ.

Pour assurer notre bonheur à tous? Certainement!... Vous deviez écrire, vous n'écriviez pas. J'ai attendu vingt-quatre heures; et puis, j'ai écrit... Quand j'ai pris possession du pouvoir, chez nous, quand je me suis rendu au vœu de mon pays, j'ai commencé par attendre vingt-quatre heures que la Chambre exprimât ce vœu... La Chambre n'exprimait pas...; alors, j'ai pris possession... Et la Chambre m'a remercié.

CHAMBREUIL, riant.

Il n'y a pas moyen de vous en vouloir.

VASQUEZ.

Pourquoi m'en voudriez-vous?

CHAMBREUIL.

Et que dit-elle, cette réponse?

VASQUEZ.

Que l'on sera heureux d'exaucer votre désir, d'autant plus heureux que vous avez eu la pensée de me prendre pour interprète... Ainsi nous pouvons prévoir à présent et presque fixer le jour où vous conduirez ma nièce à l'église... Je dis : à l'église.

CHAMBREUIL, lui rendant la lettre qu'il vient de parcourir.

Vous êtes un fier homme, il n'y a pas à dire.

VASQUEZ.

Que voulez-vous?... Il y a rastaquouère et rastaquouère... Je suis, moi, un rastaquouère d'une assez belle espèce... On me prend au sérieux à Rome, comme vous voyez, et un peu partout... Il n'y a que chez vous autres Français... Nous n'avons pas de bonheur : le pays que nous aimons le mieux est assurément celui où l'on se moque le plus de nous... Je sais bien qu'à tout prendre, ces moqueries ne sont pas mortelles... Elles n'empêchent pas que nous existons. Nous existons même de plus en plus : notre petit pays tient sa place dans le monde; il y a de vraies moissons dessus et de vrai argent dessous... Ce petit pays, on sait que j'en suis le maître : aussi m'écoute-t-on quand je parle... Et voilà pourquoi vous pouvez être sûr que votre premier mariage est nul, mon cher, et voilà pourquoi vous êtes libre!

CHAMBREUIL.

Ma femme aussi est libre...

VASQUEZ.

Naturellement.

CHAMBREUIL.

Elle le sait?

VASQUEZ.

Je vous ai dit que je lui avais écrit ce matin : c'est cela que je lui ai écrit... J'ai écrit également à M. de Guerche.

CHAMBREUIL.

A tout le monde, alors? une circulaire?

VASQUEZ.

Je n'ai rien dit à Pepa : je tenais à lui faire la surprise..., à ne lui donner l'heureuse nouvelle que lorsque vous seriez là.

CHAMBREUIL.

Je vous en remercie... Vous faites-vous quelque idée de la manière dont mademoiselle Pepa va la recevoir, l'heureuse nouvelle?

VASQUEZ.

Mais certainement, je me fais une idée... Elle sera ravie, mon cher, absolument ravie.

CHAMBREUIL.

Hum!

VASQUEZ.

Il n'y a pas de hum! Vous allez voir, du reste : ma nièce est prévenue, elle viendra dans un instant.

CHAMBREUIL.

Mademoiselle Pepa est décidément installée ici?

VASQUEZ.

Oui. Depuis que son mariage est résolu, j'ai trouvé plus convenable de la faire demeurer avec moi... Cela me gêne bien un peu..., mais ce n'est pas pour longtemps.

Entre Pepa.

SCÈNE III

LES MÊMES, PEPA.

VASQUEZ.

Viens Pepa, viens vite!... Embrasse-moi (l'embrassant), Madame de Chambreuil.

PEPA.

Madame de...?

VASQUEZ.

Oui!... Cette réponse que nous attendions, que nous attendions tous avec impatience...

PEPA.

Eh bien?

VASQUEZ.

Elle est arrivée.

PEPA, à Chambreuil.

Vous avez écrit!

CHAMBREUIL, s'excusant.

Non, non, ce n'est pas moi.

VASQUEZ.

C'est moi qui ai écrit.

PEPA.

Vous, mon oncle!

CHAMBREUIL.

C'est lui!...

VASQUEZ.

C'est moi!... Dis tout de suite que tu es reconnaissante... Dis que je ne me suis pas trompé en promettant que tu recevrais cette nouvelle avec ravissement... Tu n'es pas ravie?... Tu n'es pas ravie?...

PEPA.

Le mot est peut-être un peu fort... Tout ce que je puis dire, c'est que je suis contente de pouvoir faire un mariage qui vous est particulièrement agréable.

VASQUEZ.

Vous entendez?

CHAMBREUIL.

Oui, et je suis stupéfait..., je suis transporté, je veux dire!

VASQUEZ, ouvrant ses bras.

Mes enfants... Viens, Pepa.

PEPA.

Me voici, mon oncle...

VASQUEZ, à Chambreuil.

Eh bien..., et vous..., cher ami?

CHAMBREUIL, à part.

Ah çà! mais... Est-ce qu'elle va vouloir m'épouser, tout de bon.

VASQUEZ.

Ami bien cher..., Ramon!... vous ne venez pas?

CHAMBREUIL.

Si fait.

VASQUEZ.

Mes enfants... Il me semble que j'entends déjà la marche nuptiale, et que les vitraux de l'église sont illuminés par les rayons du soleil...; pas du soleil d'ici, du soleil de là-bas..., de mon soleil, à moi!... En voilà assez; je n'ajouterai pas un mot... Tu es heureuse?

CHAMBREUIL, à part.

Elle a dit oui!...

VASQUEZ.

Et maintenant, il faut que j'aille présider mon assemblée d'actionnaires... (A Chambreuil.) Vous n'avez pas décidé le prince à venir... Oh! ce n'est pas un reproche...

Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE.

La voiture de Son Excellence est avancée.

VASQUEZ.

C'est bien... (Le domestique sort.) A tout à l'heure, mes enfants!... Madame de Chambreuil va venir; tu m'excuseras auprès d'elle. A bientôt, Pepa! (Il l'embrasse.) A bientôt, Ramon! (Il serre la main de Chambreuil.) Ils n'ont qu'à se bien tenir, les actionnaires d'Aguas-Podridas! Je me sens en verve.

Il sort.

SCENE IV

CHAMBREUIL, PEPA.

CHAMBREUIL.

Je ne comprends plus, vous savez?

PEPA.

Qu'est-ce que vous ne comprenez plus?

CHAMBREUIL.

Votre oncle nous marie, et vous vous laissez faire... Il vous demande si vous êtes heureuse de m'épouser, et vous répondez oui...

PEPA.

Je n'ai pas répondu.

CHAMBREUIL.

Vous avez fait comme ça.

Il incline la tête.

PEPA.

Quand cela serait!... N'est-il pas convenu, depuis huit jours, que ma main est à vous? Mon oncle, à qui nous avons fait part de notre décision, n'a-t-il pas, comme aujourd'hui, pleuré en nous bénissant?

CHAMBREUIL.

Il y a huit jours de cela...; et, depuis, il m'avait semblé, dans les moments où il m'était donné de vous faire ma cour...

PEPA.

Il vous avait semblé...?

CHAMBREUIL.

Que vous n'étiez pas du tout, pas du tout pressée de la voir écrire, cette lettre qui devait créer entre nous un engagement irréparable. Il m'avait même semblé que votre secrète espérance était que je ne l'écrirais jamais, cette fameuse lettre.

PEPA.

Je ne dis pas non. Il est possible que pendant quelque temps j'aie hésité; mais... maintenant... maintenant que la réponse de Rome est arrivée, je n'hésite plus.

CHAMBREUIL.

Et vous m'épousez?

PEPA.

Et je vous épouse.

CHAMBREUIL.

Ah çà! voyons... Yvonne a dû vous parler de moi, cependant!

PEPA.

En effet. Elle m'a parlé de vous très souvent.

CHAMBREUIL.

Et... vous n'avez pas peur?

PEPA.

Yvonne ne m'a pas raconté seulement le mal que vous lui aviez fait. Elle m'a dit aussi combien vous l'aviez aimée et combien elle aussi vous avait...

CHAMBREUIL.

Ah! elle vous a dit...

PEPA.

Oui. Elle m'a dit ce que vous aviez été pour elle : charmant, attentif, soigneux de faire de sa vie une fête perpétuelle. Elle m'a parlé de votre humeur et de votre esprit..., de votre cœur même..., oui, de votre cœur. Elle m'a dit bien des choses, et c'est peut-être en l'écoutant...

CHAMBREUIL.

Que vous vous êtes mise à aimer M. de Guerche...

PEPA.

Pourquoi vous moquez-vous de moi? Tout à l'heure, quand j'ai pris définitivement la résolution d'être votre femme, j'ai pris en même temps la résolution de ne plus songer à M. de Guerche..., et je n'y songe plus.

CHAMBREUIL.

Vous êtes sincère, petite Pepa..., vous êtes loyale... Dites-moi pourquoi vous voulez m'épouser.

PEPA.

Vous tenez à le savoir?

CHAMBREUIL.

J'y tiens.

PEPA.

Je vais vous le dire. Étant la femme de M. de Chambreuil, j'aurai naturellement fort peu de chances de voir Yvonne, fort peu de chances de revoir M. de Guerche, puisqu'elle va être sa femme.

CHAMBREUIL.

Allons donc!... Vous avouez que si vous vous retrouviez en face de M. de Guerche...

PEPA.

Si je me retrouvais en face de M. de Guerche, je serais sûre de n'avoir aucune pensée qui pût m'être reprochée; mais je serais sûre, en même temps, de souffrir... Et, avec votre permission, c'est ce que je voudrais éviter... Cela vous suffit-il? Et me ferez-vous la grâce de reconnaître que vous n'avez nul prétexte honorable à ne plus vouloir de moi après vous être engagé? Car enfin, vous aussi, vous vous êtes engagé... (Un temps.) Vous ne dites rien? Je croyais, moi, que cela vous amuserait d'avoir pitié d'une pauvre petite sauvagesse, qui essaie de faire son devoir envers tout le monde, envers vous, comme envers Yvonne... C'est donc bien effrayant et bien désagréable de m'épouser?... Je devine ce qui vous tourmente : c'est mon programme de l'autre jour...; c'est ma façon de comprendre la vie, une fois mariée. Je vous prie d'oublier tout ce vilain discours comme je l'oublierai moi-même... Dire qu'il ne m'arrivera pas de m'amuser si je deviens votre femme, ce serait mentir : car je sais que vous aimez vous-même à vous amuser... Mais je vous promets que vous serez le maître de mes plaisirs comme je veux que vous soyez le maître de mes pensées... Je vous assure que jamais jeune fille disposée de tout temps à l'obéissance absolue ne sera plus attentive que moi à deviner les volontés de son mari et à s'y conformer.

CHAMBREUIL.

Voyons, petite Pepa !

PEPA.

Eh bien ?

Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE.

M. de Guerche est là, mademoiselle.

PEPA.

M. de Guerche !

CHAMBREUIL, à part.

Il était temps... Dieu sait ce que j'allais répondre, moi !

PEPA.

C'est mon oncle qu'il vient voir.

CHAMBREUIL.

Votre oncle ou vous, je ne sais pas.

PEPA.

Que dois-je faire ?

CHAMBREUIL.

Comment ! ce que vous devez faire ?... Ce n'est pas à moi... Au fait si !... Il faut le recevoir, le recevoir tout de suite...

PEPA.

Faites entrer M. de Guerche.

Le domestique ouvre la porte du fond. Entre Jacques. Le domestique sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, JACQUES

JACQUES.

Mademoiselle.

CHAMBREUIL.

Tu n'es pas content de me voir... Tu as tort.

JACQUES.

J'étais venu pour remercier votre oncle d'une lettre qu'il a eu la bonté de m'écrire ce matin.

CHAMBREUIL, railleur.

Et dans laquelle il t'annonçait une nouvelle que, toi aussi, tu attendais avec la dernière impatience.

JACQUES.

Puisqu'il n'est pas là, je vous prie, mademoiselle, de vouloir bien lui transmettre mes remerciements.

CHAMBREUIL.

Et te voilà parti!... Attends donc, tu t'en iras tout à l'heure... J'ai tout justement quelque chose à vous dire, à tous les deux.

JACQUES.

A tous les deux?

CHAMBREUIL.

Oui, viens donc, n'aie pas peur... Je ne te veux pas de mal, au contraire!... C'est assez délicat, ce que j'ai à vous dire...; mais il le faut... C'est un avis que j'ai à vous demander... Je connais un jeune homme... et une jeune fille... très gentils, l'un et l'autre, très gentils... Ils vont se marier...; non pas ensemble, comme on pourrait le supposer, mais séparément... chacun de son côté... J'ai tout lieu de supposer qu'en agissant ainsi ils s'exposent à être absolument malheureux; mais voilà..., chacun d'eux ignore ce qui se passe dans le cœur de l'autre... Ils ne savent pas; moi, je sais. Et c'est là que j'aurais besoin de vos excellents conseils... Quel parti dois-je prendre? Faut-il parler? Faut-il me taire?... Évidemment, je peux dire à la jeune fille : « Il vous aime », tout comme je peux dire au

jeune homme... Mais les mettre ainsi en face l'un de l'autre et les forcer à entendre de telles choses, c'est bien brutal. (Pepa et Jacques échangent un regard; puis, ils détournent les yeux. Jusqu'à la sortie de Chambreuil, ils ne se regardent plus.) D'un autre côté, ne rien dire du tout, n'est-ce pas me rendre complice?... Qu'en pensez-vous, hé? Peut-être avez-vous besoin de réfléchir avant de me répondre... Madame de Chambreuil sera ici à quatre heures; je viendrai, moi, à quatre heures moins un quart, vous demander le résultat de vos réflexions. (A part, en sortant.) Et si, après cela, il ne se décide pas..., tant pis pour lui, je la garde!

SCÈNE VI

JACQUES, PEPA.

PEPA, après un silence.

Je pense qu'après ces deux mariages il n'y aura pas de mal à ce que nous nous éloignions un peu les uns des autres.

JACQUES.

Non, il n'y aura pas de mal.

PEPA.

Vous êtes de mon avis?

JACQUES.

Oui.

PEPA.

Comment ferons-nous?... Vous pourrez proposer à Yvonne de quitter Paris.

JACQUES.

En effet, je peux le lui proposer.

PEPA.

Vous croyez qu'elle refusera ?...

JACQUES.

Vous la connaissez : je dois tout à l'heure signer le bail d'une maison que nous avons louée à Neuilly ; jamais elle ne voudra s'en aller plus loin.

PEPA.

C'est moi qui partirai. Je déclarerai à mon mari que je désire faire le tour du monde ; nous le ferons, nous reviendrons, et...

JACQUES.

Et ?

PEPA.

Et je lui dirai alors que je désire le faire dans l'autre sens ! Par les Indes, si nous avons commencé par l'Amérique ; par l'Amérique, si nous avons commencé par les Indes... Après, je trouverai autre chose. Et jamais nous ne nous reverrons plus.

JACQUES.

Jamais ?

PEPA.

Jamais.

JACQUES.

Pepa !

PEPA.

Jacques !

Entre le domestique.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Chambreuil.

PEPA.

Faites-la entrer, faites-la entrer tout de suite... (Le domestique sort.) C'est elle que vous devez aimer, c'est elle que vous aimez.

JACQUES.

Oui, vous avez raison. C'est elle que je veux aimer.

SCÈNE VII

LES MÊMES, YVONNE.

YVONNE.

Bonjour, Pepa.

PEPA.

Bonjour, Yvonne.

YVONNE.

On me dit que ton oncle n'est pas chez lui...

PEPA fait un mouvement pour embrasser Yvonne, mais elle s'arrête.

Mon oncle, en effet, a été obligé de sortir pour une affaire très importante. Il te prie de lui pardonner et de te considérer ici comme chez toi... Tu es un peu en avance. Tu pourras causer à ton aise, une fois que M. de Chambreuil sera revenu. Je vais donner des ordres pour que vous ne soyez pas dérangés.

Elle salue et sort.

SCÈNE VIII

YVONNE, JACQUES.

YVONNE.

Alors, vous n'avez pas pu remercier Son Excellence ?

JACQUES.

Non, non... ! Son Excellence venait de sortir.

YVONNE.

Vous avez trouvé Pepa, heureusement ; vous avez pu causer avec elle.

JACQUES.

Oui, un moment.

YVONNE.

Vous m'aimez toujours ?

JACQUES.

Hé ?

YVONNE.

Je vous demande si vous m'aimez toujours.

JACQUES.

La jolie question ! Certainement, je vous aime. Ai-je fait quelque chose, ai-je dit un mot qui vous permette d'en douter ?

YVONNE.

Non, non, mon ami, non... Mais il y a quelquefois des paroles qu'il faut entendre avant qu'elles soient dites.

JACQUES.

Qu'est-ce que cela signifie?... Voyons, Yvonne... Je vous aime, vous seule, entendez-vous bien? vous seule!... Et je ne demande qu'une chose en retour, mais je vous jure que j'ai le droit de l'exiger : ne soyez jamais triste, jamais inquiète. Ce serait méchant à vous, ce serait injuste et ingrat.

YVONNE.

Allons, je ne veux pas être méchante... : vous êtes si bon!

JACQUES.

Je ne suis pas bon, je vous aime...

YVONNE.

Pardonnez-moi! Là, c'est fini... Et maintenant, M. de Chambreuil va venir...

JACQUES.

Oh! cela m'est bien égal à présent qu'il vienne, et cela m'est bien égal de m'en aller... Je vous retrouverai toujours la même, n'est-ce pas? comme je serai toujours le même.

YVONNE.

Oui... oui... allez. Vous deviez donner une signature au notaire, pour la maison de Neuilly.

JACQUES.

J'y vais, justement.

YVONNE.

Et vous signerez sans regret?

JACQUES, *d'un ton de reproche.*

Nous recommençons?

YVONNE.

Non, non, c'est pour rire, à présent (*Approchant ses mains des lèvres de Jacques.*) Signez ici, d'abord, et revenez, revenez me prendre dans une heure. Nous irons faire une visite à notre maison.

JACQUES.

Tous les deux, cette fois?

YVONNE.

Tous les deux! A pied, si vous voulez, bras dessus, bras dessous.

JACQUES.

A tout à l'heure!

Il sort.

SCÈNE IX

YVONNE, puis CHAMBREUIL.

YVONNE.

Est-il sincère? Avec un si honnête homme, on ne sait à quoi s'en tenir.

Entre Chambreuil, non par le fond, mais par la porte par où Pepa est sortie.

CHAMBREUIL.

Pardon!...

YVONNE.

Ah!... Ce n'est pas par là que je vous attendais...

CHAMBREUIL.

J'ai passé par l'appartement de mademoiselle Pepa ; j'avais une réponse à lui demander.

YVONNE.

Eh bien, cette réponse a-t-elle été ce que vous désiriez?

CHAMBREUIL.

Pas précisément...

YVONNE.

Elle ne veut plus de vous ?

CHAMBREUIL.

Au contraire... Elle veut de moi, selon votre gracieuse expression, elle veut de moi plus que jamais.

YVONNE.

Ah !

CHAMBREUIL.

C'est une brave enfant, il n'y a pas à dire, c'est une brave et loyale petite personne... Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder comme ça ?

YVONNE.

Savez-vous une chose ? Vous avez tort de vous remarier.

CHAMBREUIL.

Vous trouvez ?...

YVONNE.

Si vous étiez resté ce que vous êtes, vous auriez eu encore

dix bonnes années devant vous..., tandis qu'en vous remariant...

CHAMBREUIL.

Tandis qu'en me remariant... ?

YVONNE.

Je ne vous donne pas deux ans pour être un vieux mari.

CHAMBREUIL.

Voyez-vous ça !

YVONNE.

Ce que je vous en dis, moi, c'est dans votre intérêt : on a beau ne plus rien être l'un à l'autre, on n'arrive pas à se désintéresser complètement...

CHAMBREUIL.

Que voulez-vous que je fasse ? Vous vous remariez bien, vous ! Vous voulez que moi je reste seul ?

YVONNE.

Oh ! un homme...

CHAMBREUIL.

Ah ! si c'est vous maintenant qui me donnez de mauvais conseils !... Mais, pardon... Je ne présume pas que ce soit pour me dire cela que vous m'avez fait l'honneur...

YVONNE.

Non.

CHAMBREUIL.

Oserai-je alors vous prier d'arriver... ?

YVONNE.

J'y arrive. Est-ce que vous ne craignez pas que nous soyons absolument ridicules ?

CHAMBREUIL.

A quel propos?

YVONNE.

En nous remariant ensemble...

CHAMBREUIL.

Hé ?

YVONNE.

En même temps, je veux dire. Que je me remarie, moi, rien de mieux. Tout le monde m'a déjà fait compliment.

CHAMBREUIL.

Ah!

YVONNE.

Oui... Que vous vous remariez, vous, passe encore... Mais est-ce que vous ne craignez pas que ces deux mariages faits en même temps ne provoquent un éclat de rire universel ?

CHAMBREUIL.

Cela pourrait bien être : il y a des gens qui rient de tout!... Mais rien n'est plus facile à éviter : il n'y a qu'à ne pas faire ces deux mariages en même temps.

YVONNE.

Vous voulez bien? Nous voilà d'accord. Je n'avais pas autre chose à vous demander.

CHAMBREUIL.

J'épouse Pepa dans trois semaines; et vous pourrez, dans six mois, un an...

YVONNE

Vous dites ?

CHAMBREUIL.

Je dis que je vais épouser Pepa, et que vous pourrez, vous, une fois que nous serons mariés...

YVONNE.

Pardon ! je ne reconnais pas là votre courtoisie habituelle... Vous passez le premier !... C'est moi, au contraire...

CHAMBREUIL.

Vous êtes pressée ?

YVONNE.

Non, je ne suis pas pressée...

CHAMBREUIL.

Eh bien, alors ?

YVONNE.

Mais enfin, il me paraît naturel, il me paraît juste... J'ai pris rang bien avant vous ! Il n'était pas encore question de votre mariage que déjà...

CHAMBREUIL.

Rappelez-vous ce que vous me disiez tout à l'heure, que je serais un vieux mari dans deux ans : je n'ai donc pas de temps à perdre.

YVONNE.

Je voulais dire que vous seriez un vieux mari deux ans seulement après avoir commencé... deux ans, veux-je dire, après avoir recommencé d'être un mari... C'est seulement à partir du mariage.

CHAMBREUIL.

Ah ! c'est seulement... ?

YVONNE.

Oui.

CHAMBREUIL.

Cela ne fait rien, je ne peux vraiment pas m'engager... S'il n'y avait que moi, soyez persuadée que je me ferais un plaisir... Mais je ne suis pas seul en cause, il y a aussi Pepa. Jamais, pour sa part, elle ne consentirait.

YVONNE.

Oh !

CHAMBREUIL.

Non, je vous assure... Je suis donc absolument forcé de déplaire à l'une pour ne pas déplaire à l'autre. Certainement, je voudrais... je ne demanderais pas mieux, mais... Vous n'êtes pas ma femme, après tout...

YVONNE.

Non, heureusement !

CHAMBREUIL.

C'est elle qui est ma femme !

YVONNE.

Vous plaît-il que nous fassions Pepa juge de la question ?

CHAMBREUIL.

Très volontiers.

YVONNE.

Eh bien... Vous qui êtes de la maison, savez-vous où il y a une sonnette ?

CHAMBREUIL.

Il y en a une ici, madame.

YVONNE.

Ayez la bonté de sonner, monsieur. (Chambreuil sonne.) Je vous remercie. (Un domestique paraît.) Voulez-vous dire à ma-

demoiselle Pepa qu'elle serait bien aimable de venir me parler. (Le domestique sort.) Je vous déteste, vous savez !

CHAMBREUIL.

Et moi donc... Mais je suis trop bien élevé pour vous le dire.

YVONNE.

Moi, je vous le dis.

Pepa entre.

SCÈNE X

LES MÊMES, PEPA

PEPA.

Vous m'avez fait demander, mon ami ?

CHAMBREUIL.

C'est madame qui a une prière à vous adresser... Elle vous demande d'ajourner notre mariage afin de lui permettre de se marier d'abord.

PEPA.

Mais c'est à vous de répondre.

CHAMBREUIL.

J'ai dit que vous répondriez vous-même.

PEPA.

Ah!

CHAMBREUIL.

Parlez donc, puisque c'est vous...

PEPA.

Il me semble, à moi, que nous devons avant tout avoir égard au désir d'Yvonne.

YVONNE.

Vous entendez?

CHAMBREUIL.

Oui! Et je suis bien obligé de consentir, puisqu'elle le veut; mais, comme c'est pour elle que je cède, uniquement pour elle..., en retour de cette complaisance, je lui demanderai une promesse.

PEPA.

Quelle promesse?

CHAMBREUIL.

J'estime que le mariage, entre gens bien élevés, est un engagement d'honneur... Eh bien, comme il faut tout prévoir, même l'impossible, promettez-moi, quoi qu'il arrive, de ne jamais introduire les hommes de loi dans la confidence de nos difficultés.

YVONNE.

C'est pour moi que vous dites cela?

CHAMBREUIL.

Ce n'est pas à vous que je le dis. (A Pepa.) Promettez-moi surtout de ne jamais recourir à ce moyen désespéré auquel j'aurais cru qu'une femme d'une raison un peu haute et d'une vertu un peu délicate ne pouvait penser sans horreur; promettez-moi de ne jamais divorcer.

YVONNE.

Ne réponds pas... Je te défends de répondre. (A Chambreuil.) Ayez donc le courage de vous tourner vers moi pour dire tout cela, puisque c'est à moi que vous le dites.

CHAMBREUIL.

Vous le voulez?

YVONNE.

Oui, je le veux.

CHAMBREUIL, à Pepa.

Vous permettez?

PEPA.

Sans doute, sans doute.

CHAMBREUIL.

Eh bien, oui, là!... J'aurais cru que, pour une femme comme vous..., comme je me figurais que vous étiez..., les liens du mariage ne pouvaient être rompus par rien, pas même par la mort... J'aurais cru que l'élévation de vos sentiments devait vous rendre intolérable l'idée d'aimer deux fois, de redire à un autre homme ce que vous m'aviez dit, de lui répéter les serments que vous m'aviez faits.

YVONNE.

Vraiment! Vous vous figuriez que mes sentiments étaient tellement élevés...

CHAMBREUIL.

Oui, je me le figurais.

YVONNE.

Eh bien! vous vous trompiez, voilà tout.

CHAMBREUIL.

Soit, je me suis trompé, mais mon erreur me plaisait.

YVONNE.

Ce qui vous plaisait, voulez-vous que je vous le dise? Ce qui plaisait à votre vanité, à votre orgueil, si vous le préférez, c'était l'idée que cette femme, envers qui vous vous étiez conduit de la façon qu'il est inutile de rappeler, continuerait, même séparée, même délivrée de vous, de vivre uniquement pour vous...

PEPA.

Bien!

YVONNE.

Montrant ainsi que le reste de l'humanité était comme s'il n'existait pas pour celle qui avait eu l'insigne honneur de vous nommer son maître et de souffrir par vous.

PEPA.

Très bien!

YVONNE.

J'étais jeune : cela vous plaisait, de vous dire que les longues années qui me restaient à vivre seraient assez remplies par le souvenir des quelques jours de bonheur que vous aviez bien voulu...

PEPA.

Oh! que tu as raison!

CHAMBREUIL.

Comment! vous êtes contre moi?

PEPA.

C'est plus fort que moi, quand je suis en face d'Yvonne.

CHAMBREUIL.

Vous qui devez m'épouser?

PEPA.

Cela ne fait rien, nous nous marierons tout de même.

YVONNE.

Il y a des cas où je la conçois, cette fidélité dont vous parlez... Quand le mari que nous avons aimé, lui aussi nous a aimées, quand il n'a eu qu'une pensée, nous rendre heureuses, alors je l'admets, je l'approuve, je l'envie, cette fidélité à outrance; et, si cet homme meurt, je comprends que la mort même n'ait pas la force de nous rendre infidèles et que nous devions tenir jusqu'au tombeau le serment que nous avions fait d'aimer cet homme et de ne point en aimer d'autre...

PEPA.

Moi aussi, je le comprends.

YVONNE.

Mais vous!

PEPA.

Mais vous!

CHAMBREUIL.

Ah çà! mais...

PEPA.

Ça ne fait rien, nous nous marierons tout de même.

YVONNE.

Vous qui, pendant les trois années qu'a duré notre mariage, avez...

CHAMBREUIL.

Qu'est-ce que j'ai fait pendant ces trois années, qu'est-ce que j'ai fait?

YVONNE.

Vous m'avez trompée, donc!

CHAMBREUIL.

Ah ! bien!... C'est qu'à vous entendre on pourrait croire...

YVONNE.

Vous voudriez qu'après cela que l'on ne vécût que pour se souvenir de vos bontés et pour se lamenter de les avoir perdues!... Ah! bien, non!... Ce bonheur que vous ne m'avez pas donné et que vous me deviez..., je bénis les mœurs nouvelles qui me permettent de le demander à un autre.

PEPA.

Bravo ! (se reprenant.) Ah ! c'est-à-dire, non...; nous nous séparons, là !

CHAMBREUIL.

D'abord, je ne vous ai pas trompée autant que vous dites...

YVONNE.

Pas autant?

CHAMBREUIL.

Non... Pendant la première année.

YVONNE.

Je le veux bien... Pendant la première année, vous vous êtes recueilli... Mais ensuite... Non, je ne veux pas, devant cette enfant, énumérer...

PEPA, à part

Elle oublie qu'elle m'a raconté vingt fois...

YVONNE, bas,

Je ne citerai que la dernière, cette pauvre madame Van der Zee, mon amie, mon amie intime depuis le commencement de la saison, et dont le mari est venu me faire cette scène au Casino de Deauville.

CHAMBREUIL.

Parlons-en, de cette scène qu'il vous a faite!... Vous avez cru bonnement que c'était en l'honneur de sa femme qu'il était furieux; pas du tout, c'était en l'honneur d'une petite des Bouffes!

YVONNE.

Une petite des Bouffes?

PEPA, à part.

Il a tort de dire ça.

CHAMBREUIL.

Ça lui était bien égal, sa femme!

YVONNE.

Encore une que je ne connaissais pas, la petite des Bouffes!

CHAMBREUIL.

J'ai eu tort, sans doute...

YVONNE.

Vous êtes bien bon.

CHAMBREUIL.

Mais cela empêche-t-il que je vous aie ardemment aimée?

PEPA.

A la bonne heure!

CHAMBREUIL.

Et ce qui vous attache, ce qui vous rive à moi, en dépit de quelques infidélités que j'ai pu vous faire...

YVONNE.

Oh! quelques!...

CHAMBREUIL.

Ce n'est pas seulement l'amour que j'ai eu pour vous... Vous avez beau secouer la tête, vous êtes bien convaincue que je vous ai aimée, et vous avez raison d'en être convaincue...

PEPA.

Très bien!

CHAMBREUIL.

Ce qui vous unit à moi, ce n'est pas seulement cet amour que j'ai eu pour vous, c'est...

YVONNE.

C'est...?

CHAMBREUIL.

Vous ne devinez pas?

YVONNE.

Pas du tout, je vous assure.

CHAMBREUIL.

C'est l'amour que vous avez eu pour moi...

YVONNE.

Vous vous trompez, je n'ai pas eu...

CHAMBREUIL.

Je me trompe?

YVONNE.

Ou, du moins, vous exagérez singulièrement.

PEPA.

Quant à cela!... Tu m'as dit, toi-même...

YVONNE.

Pepa !

PEPA.

Tu me l'as dit!

CHAMBREUIL.

Et si vous n'êtes pas contente, j'ajouterai un mot qui vous fera sauter..., c'est que vous m'aimez encore.

YVONNE.

Oh !

CHAMBREUIL, à Pepa.

Je vous demande pardon de dire, devant vous...

PEPA.

Allez donc, allez donc.

YVONNE.

Vous devenez fou, monsieur.

CHAMBREUIL.

J'ai toute ma raison et toute ma mémoire ; ce qui me fait croire que vous m'aimez encore, c'est qu'en vérité vous m'avez trop aimé pour que jamais il vous soit possible de ne plus m'aimer du tout... Tenez, j'ai là trois lettres de vous, trois lettres écrites avant notre mariage... Vous m'avez fait jurer de ne jamais m'en séparer; et, par le fait, je ne m'en suis jamais séparé...

YVONNE.

Vous avez dû les mener dans de jolis endroits!

CHAMBREUIL.

C'est possible, mais je les ai gardées.

YVONNE.

Dites que vous les avez oubliées dans votre portefeuille...

CHAMBREUIL.

Je les y ai laissées.

YVONNE.

Et lorsque vous changiez de portefeuille, vous les ôtiez de l'un pour les mettre dans l'autre, machinalement, sans même les regarder.

CHAMBREUIL.

Je n'avais pas besoin de les regarder : je les savais par cœur, et je vais vous le prouver... Dans la première, vous bénissez le ciel de ce qu'il m'a choisi pour votre mari ; dans la seconde, vous dites que, si, par impossible, notre mariage ne se faisait pas, vous aimeriez mieux ne jamais vous marier que d'épouser un autre homme...

YVONNE.

Oui, mais il s'est fait, notre mariage !

CHAMBREUIL.

Dans la troisième, il n'y a que trois mots et une signature : « Je vous aime », voilà les trois mots; « Yvonne », voilà la signature.

PEPA.

Tu m'en as parlé, de celle-là... Et tu m'as dit son bonheur, son ravissement, lorsqu'il est accouru pour t'en remercier.

YVONNE.

En vérité, monsieur...

CHAMBREUIL.

Et notez que je ne parle que de ce qui a précédé le ma

riage... ; mais tout ce que vous m'avez dit ensuite, oseriez-vous soutenir que c'étaient des mensonges? Quelle comédie allez-vous donc jouer, et comment ce malheureux, comment vous-même en serez-vous dupe? Les lui répéterez-vous, à lui, au risque de vous tromper de nom, tous ces serments que vous m'avez faits? Les mots seront-ils les mêmes, ou bien en chercherez-vous d'autres?

YVONNE.

Eh bien, soit! monsieur, quand une femme est une fois tombée aux mains d'un homme tel que vous, d'un homme abominable...

PEPA.

Oh! chérie!

YVONNE.

Elle doit se résigner à n'avoir plus jamais aucun bonheur sur la terre... C'est cela que vous voulez me faire entendre...

CHAMBREUIL.

Mais non, ce n'est pas cela, mais non... Je veux simplement vous faire entendre que le bonheur que vous pouvez avoir encore sur cette terre, ce n'est pas M. de Guerche qui peut vous le donner...

PEPA.

Oh! non!

CHAMBREUIL.

Et, pour parler net, je ne connais qu'un homme qui puisse espérer de vous le donner, ce bonheur auquel vous avez le droit de prétendre...

YVONNE.

Cet homme, c'est...

PEPA, à Chambreuil.

Dites-le donc!

CHAMBREUIL.

Il le faut?

PEPA.

Je crois bien qu'il le faut.

CHAMBREUIL.

Cependant...

PEPA.

Ça ne fait rien, nous nous marierons tout de même... Je ne sais plus ce que je dis, moi... Allez donc, allez donc!

CHAMBREUIL.

Eh bien! C'est l'homme abominable...

YVONNE.

Vous!

CHAMBREUIL.

Moi!... Je ne veux pas mentir et je vous avouerai que je me suis remis à vous aimer lorsque j'ai vu que vous alliez être à un autre. Le motif n'est peut-être pas glorieux, mais le sentiment n'en est pas moins réel... Ce qui est sûr c'est que je ne vous ai jamais plus aimée... Et, si vous consentiez à être indulgente, avec quelle reconnaissance je vous demanderais pardon de tous les torts que j'ai eus! Comme je vous promettrais d'en avoir moins à l'avenir!

YVONNE.

Moins! Il a dit moins!... Voilà tout ce qu'il trouve!

CHAMBREUIL.

Ai-je dit moins?... Ce n'est pas cela que je voulais dire... Si j'abjurais mon orgueil, si, au lieu d'essayer de me défendre, j'avouais simplement que j'ai été coupable... et que je ne le

ferai plus... Cet aveu, si je le faisais à vos pieds. (A Pepa). Je vous demande pardon...

PEPA.

Faites donc !

CHAMBREUIL, à genoux devant Yvonne.

Tenez, m'y voici.

PEPA.

Il y est, tu vois !

CHAMBREUIL.

Ma conviction est bien sincère : il n'y a pas d'autre bonheur pour vous que celui que je vous ai dit. Mais enfin, si vous êtes d'un autre avis, décidez vous-même : votre arrêt, quel qu'il soit, me trouvera soumis.

PEPA.

Tu l'entends...

YVONNE.

Et toi ?..,

PEPA.

Je t'en supplie, moi, je t'en supplie... Et, tu sais, la loi vous permet de vous remarier... Parfaitement : je me suis informée.

YVONNE.

Puisque vous êtes deux, il faut bien... Ah ! mon Dieu ! Et M. de Guerche qui va revenir...

CHAMBREUIL.

Il va revenir ? Tant mieux !

YVONNE.

Il est allé signer le bail... Que va-t-il penser de moi ?

CHAMBREUIL.

Cela vous inquiète?

YVONNE.

Dame!

CHAMBREUIL, montrant Pepa.

Rassurez-vous.

YVONNE.

Ils s'aimaient?... Jacques me trompait, alors?

PEPA.

Mais tu ne l'aurais jamais su.

YVONNE.

Et moi qui ai failli être sa dupe!... Ah!... quand il s'en donne la peine, il peut se vanter de bien mentir.

PEPA.

Il a toutes les vertus.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JACQUES.

CHAMBREUIL.

Arrive donc!... On parlait de toi, justement; et je te jure que l'on n'en disait pas de mal.

JACQUES, à Yvonne.

Vous m'aviez permis de revenir...

CHAMBREUIL.

Oui... oui..., je sais... Mais avant de te laisser aller plus loin, je crois devoir te mettre au courant... (A Yvonne.) Vous ne tenez pas à lui expliquer vous-même?...

JACQUES.

Qu'est-ce qu'il y a encore?... Vous avez tous un air ravi.

CHAMBREUIL.

Quand je t'aurai dit ce que je vais te dire, il ne faudra pas broncher... Je t'avertis que ce sera difficile... (Le prenant à part.) Tu n'épouses plus ma femme : c'est moi qui l'épouse ; toi, tu épouses Pepa... Ne prends pas l'air furieux : ce ne serait pas gentil pour Pepa... Ne sois pas gai, non plus : ce ne serait pas poli pour ma femme... ni même pour moi... Bien ! (A Yvonne.) Je viens de lui annoncer que vous aviez la bonté de me pardonner.

YVONNE, à Jacques.

Vous aussi, vous pardonnerez; Pepa vous y aidera .. Vous vous souviendrez que l'on peut penser une chose la veille, en penser une autre le lendemain, et avoir été sincère la veille et l'être encore le lendemain.

JACQUES.

Je me souviendrai surtout... Je suis un peu troublé, cela ne doit pas vous surprendre... Je me souviendrai surtout que vous auriez deux fois le droit de me demander ma vie,

VASQUEZ, entrant, parlant à ses secrétaires qui restent au dehors.

Des notes à tous les journaux, des dépêches à Londres. à Vienne, à Saint-Pétersbourg... (A Chambreuil.) Ah !... Ah ! mon ami, quel succès, quelle émission !... Mes obligations à lots seront souscrites une dizaine de fois, au moins... Et ce triomphe, c'est à vous que je le dois.

CHAMBREUIL.

A moi ?

VASQUEZ.

Oui. Dans un speech familier, j'ai trouvé moyen d'annoncer que vous épousiez ma nièce... Et tout le monde a compris que le prince était dans l'affaire.

CHAMBREUIL.

Grand merci! Mais ce n'est pas exact... Je n'épouse pas mademoiselle... Et c'est maintenant qu'elle est ravie!

VASQUEZ.

Qu'est-ce que vous dites-là ? Vous n'épousez pas...?

CHAMBREUIL.

Mais non !

YVONNE.

Mais elle se mariera tout de même.

VASQUEZ.

Ah!... (A Jacques.) Mon fils!... Mes enfants!... Il me semble que j'entends déjà la marche nuptiale...

PEPA.

L'opérette! mon oncle... Prenez garde à l'opérette!

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21628-10-93. — (Encre Lorilleux).



DERNIERES PIÈCES PARUES

	fr.	c.
FRANÇOIS DE CUREL		
L'Invitée, comédie en trois actes...................	2	»
ERNEST DAUDET		
Un Drame parisien, pièce en cinq actes...............	2	»
ALEXANDRE DUMAS FILS de l'Académie française		
Un Père prodigue, comédie en cinq actes..............	2	»
PIERRE GAILHARD		
La Maladetta, ballet en deux actes, trois tableaux....	1	»
LOUIS GALLET		
Stratonice, comédie lyrique en un acte................	1	»
LOUIS DE GRAMMONT		
Simone, pièce en trois actes..........................	2	»
CHARLES GRANDMOUGIN et G. HARTMANN		
Mazeppa, opéra en cinq actes..........................	1	»
GEORGES LECOMTE		
Mirages, drame en cinq actes..........................	2	»
JULES LEMAITRE		
Flipote, comédie en trois actes.......................	2	»
MICHEL CARRÉ et G. LOISEAU		
Péché d'amour, pièce en un acte.......................	1	50
JACQUES NORMAND		
Les Vieux amis, comédie en trois actes, en vers.......	2	»
CAMILLE SAINT-SAENS		
La Crampe des écrivains, comédie en un acte.........	1	50
MAURICE VAUCAIRE		
Le Carrosse du St-Sacrement, comédie en un acte, en vers	1	50
PIERRE WOLFF		
Les Maris de leurs filles, comédie en trois actes........	2	»

Paris. — Imprimerie A. DELAFOY 3, rue Auber.



